L'Office du Tourisme du Revest Les Eaux

Les Amis du Vieux Revest et du Val d'Ardène **Loisirs et Culture**

pour la fête des sentiers du 8 mai 2005

vous invitent à une

Balade au Grand Cap

L'Office du Tourisme du Revest les Eaux
Les Amis du Vieux Revest et Val d'Ardène
Loisirs et Culture

Fête des Sentiers au Revest les Eaux
Dimanche 8 mai 2005
Le Grand Cap

Départ du Revest Les Eaux
Inscriptions préalables à l'Office du Tourisme : 3 euros
04 94 98 94 78

2 parcours pédestres :

- 8h, Le Grand Cap, avec visite d'une charbonnière, d'un four à cade, d'un four à chaux et d'un cabanon, (marcheurs expérimentés),
- 9h, Les Olivières (visite d'un hameau abandonné).

A partir de 13 heures, à Tourris

- pique nique tiré des voitures et apéritif surprise.

A partir de 14 heures, au Revest, salle Sauvaire (entrée gratuite)
Exposition

- sur les fours à chaux, les fours à cade, les charbonnières,
- des livres de Thyde Monnier dont « Grand Cap » et « Nans le Berger »,
- des livres de Claude Farrère dont « La Maison des Hommes Vivants »,
- du roman de Gine Favières « Bouillon d'ail »,
- du livre de Monique Broussais « C'est toujours le même sillon »,
- du livre de Laurent Porte « Les fours à cade en Provence »,
- des sculptures de la pierre du Revest par Jacques Chantelot.

A partir de 17 heures, au Revest, salle Sauvaire (entrée gratuite)
Conférence de Mme Ada Acovitsioti-Hameau
« Productions et artisanats traditionnels de la colline varoise»

- les charbonnières,
- les fours à cade,
- les fours à chaux.

SOMMAIRE

Remerciements	p.4
La charbonnière	p.5
Les fours à chaux	p.10
Les fours à cade	p.13
Grand Cap par Thyde Monnier	p.18
Thyde Monnier par Isabelle Vissière	p.19
Nans le Berger à la télévision	p.30
La Maison des Hommes Vivants	p.32
Claude Farrère	p.33
La Mort de Gautier	p.38
Bouillon d'ail	p.39
C'est toujours le même sillon	p.40
Le marbre et le Verre de Tourris	p.42
Le gouffre du vallon du cierge	p.43
Le terrain militaire de Tourris	p.44
Le cabanon de Menghi	p.46
Le biotope revestois évolue	p.48
Les pierres du Grand Cap	p.51
Jacques Chantelot, sculpteur	p.54
Recensement entre 1836 et 1911	p.63
Vieilles photos et vieux papiers	p.64

REMERCIEMENTS
pour la réalisation de ce document

- Acovitsioti-Hameau Ada
- Biaggi Francis
- Caldani Claude
- Calmels Jérôme
- Chipeaux Bruno
- Cohé Patrick
- Demiere Jean Pierre
- Demostuejouls Marc
- Gensel André
- Goux
- Lafitte Jean Pierre
- Loubet Frédérik
- Martel Christiane
- Martin José
- Pupier Isabelle
- Quadruppani Marie-Rose
- Roché Emile
- Silvestro
- Vernet René
- Vernet Roland

LA CHARBONNIERE (*luègo*)

<u>Le charbon de bois</u> :

Le charbon de bois a été pendant longtemps le combustible indispensable pour l'industrie locale, la cuisine et le chauffage. Il était obtenu par carbonisation du chêne vert (***tousca*** ou ***tousquo***) coupé de frais. Les charbonniers (***carbouniés***) pouvaient être d'abord bûcherons (***bouscatiés***). Les coupes se faisaient à la hache (***destrau***) et à la scie (***loube***). Le bois coupé était transporté vers la charbonnière :

- à dos d'homme avec l'aide d'une fourche en bois appelée « âne » (***aï***),
- avec un petit traîneau de bois appelé « ***tirasse*** ».

Ainsi nos collines étaient régulièrement déboisées tous les 15 à 20 ans.

<u>La meule</u> :

Cet empilement de bois était méthodiquement installé de préférence :

- sur une surface plate et stable,
- au creux des vallons afin de ne pas subir les effets désastreux du mistral qui pouvait anéantir plusieurs jours de travail en enflammant la totalité de la meule,
- sur une aire non inondable lors d'orages violents.

La meule était construite autour d'une cheminée centrale qui servait à alimenter le foyer avec du petit bois (les ***rataillons***). Le bois à carboniser était soigneusement positionné. L'ensemble était enrobé de branchages, de feuilles et de terre. Quelques aérations étaient prévues afin de maîtriser le tirage du foyer.

Le feu qui couvait dans la meule était surveillé nuit et jour par le charbonnier. Selon les couleurs des fumées, il fallait ouvrir ou fermer les évents avec de la terre. Lors de l'allumage de la meule, une épaisse fumée blanche

s’échappait par la cheminée centrale. Après quelques jours, la fumée prenait une couleur tintée bleue, puis devenait transparente et cela grâce à l’utilisation habile des évents.

Cette charbonnière de montagne a été construite sur une pente abrupte compensée par un support fait de bois, de terre et de pierres

La carbonisation jugée terminée, il fallait laisser refroidir la meule 2 à 3 jours. Puis elle était ouverte avec un bêchard à 2 dents (***magàou***) et le charbon de bois définitivement éteint avec de la terre fine, parfois de l’eau. Le charbon était trié, mis dans des couffes et transporté à dos d’âne.

Pour obtenir une tonne de charbon de bois, il fallait entre quatre tonnes et six tonnes de chêne. La qualité du bois (siccité), la compétence, la technicité et la vigilance du charbonnier expliquaient cet écart.

Le charbonnier :

C’était souvent un ermite qui vivait toute l’année dans nos collines. Son métier demandait une compétence qui a toujours exigé un long apprentissage. Le charbonnier surveillait sa meule nuit et jour. Il construisait, à côté de la charbonnière, une petite cabane dans laquelle il dormait. Cette cabane était sommairement bâtie avec quelques pierres sèches pour les murs et des branchages pour le toit. Il avait souvent avec lui un âne pour porter divers objets dont son eau et sa nourriture et une chèvre qui lui donnait du lait frais.

Dans le Grand Cap, les charbonnières à couverture de terre ont été remplacées pendant la seconde guerre mondiale par des chaudrons métalliques dont certains sont encore visibles.

Sources : supplément n°10 des Publications de l’ASER Centre Var – 2003

177. - Côte-d'Or. - Charbonnier
Transport du bois. - L. V., édit.
POSTES
JULIEN

EN SOLOGNE. — Charbonniers en Forêt. Mise en Sacs du Charbon. Collections ND Phot

EN SOLOGNE. — Charbonnier et sa Famille en Forêt Collections ND Phot

LES FOURS A CHAUX

Les fours à chaux bâtis en pierres très épaisses pouvaient avoir des formes différentes. Les plus répandus ressemblaient à de grosses cheminées cylindriques favorisant une répartition équilibrée de la chaleur produite par le combustible (du bois).

C'est une calcination en fosse qui évitait des frais de construction mais imposait une conduite très délicate du feu.

Les fours à chaux étaient souvent construits :

- sur les lieux d'extraction du matériau de base (le calcaire),
- près d'un lieu boisé pour le combustible,
- et accessibles par un moyen de transport (charrettes, tombereaux) pour la récupération de la chaux.

Ils étaient souvent réalisés à mi-pente facilitant le chargement en pierres à calciner par la plate forme supérieure et facilitant l'évacuation de la chaux par un chemin charretier en contre bas.

Les parois du foyer des fours étaient parfois protégées par des briques réfractaires.

(Photo ASER)

Le chaufournier était chargé du bon fonctionnement du four à chaux. Il chargeait le four en pierres à calciner et en bois. Puis, il recouvrait de terre les pierres à calciner. Il allumait le feu dont la chaleur devait atteindre progressivement 950°. Cette température devait rester stable pendant une centaine d'heures. Les pierres laissaient échapper du gaz carbonique : alors le calcaire se transformait en chaux vive.

La chaux avait des usages multiples. Agent actif, elle était utilisée pour :

- la tannerie,
- la savonnerie,
- la papeterie,
- la composition de médicaments,
- des usages agricoles,
- le badigeonnage des murs,
- Le mélange sable/chaux était l'utilisation la plus répandue dans notre région. Le mortier obtenu a permis la construction de nos maisons.

Un four à chaux au Grand Cap,
mis en valeur par un important débroussaillage effectué le 6 mars 2005 (sous la neige).

Sources : Cahier de l'ASER n°10, page 73 à page 80 - 1997

LA CHAUX EN AGRICULTURE

La chaux n'est pas un engrais à proprement parler et les plantes n'en absorbent que des quantités relativement petites par rapport à celles qui doivent exister dans un sol cultivé; mais sa présence, en proportion convenable, dans toute terre, est indispensable pour entretenir la fertilité de cette dernière. Son rôle est multiple. La chaux est un aliment pour les plantes. Elle favorise les processus chimiques et microbiologiques, qui président à l'alimentation de celles-ci. Elle entretient le sol dans un bon état physique. Enfin elle prévient l'acidification des terres et les maintient dans un état favorable à une bonne végétation.

LES FOURS A CADE EN PROVENCE

par le dr. Laurent Porte (Bulletin des Amis du Vieux Revest, numéro 11-Mai 1989)

Le cade ou juniperus oxycedrus, genévrier oxycèdre, cèdre piquant, fait partie de la famille des conifères, genre genévrier, dont trois espèces sont répandues dans nos régions, soit, outre le cade, le genévrier (juniperus vulgaris ou communis) et le « *mourven* » ou genévrier de Phénicie qui a la particularité de ne pas piquer. Le caractère commun aux trois espèces est d'avoir des baies qui mettent deux ans à mûrir. Ces baies sont de petite taille, quatre millimètres de diamètre, de couleur bleu-noir chez le genévrier, deux fois plus grosses environ et de teinte marron chez le cade et le mourven.

La grande longévité du cade lui permet de dépasser dix mètres de hauteur. Le plus gros que nous avons rencontré mesure 1,60 m de circonférence, mais l'histoire a gardé le souvenir d'un cade à Salinelles (Gard) de 4,30 m de tour, détruit par la foudre vers 1920.

Seul l'oxycèdre donne de l'huile par combustion incomplète de son bois. Cette huile est un liquide brun foncé avec, par agitation, des reflets rouges, d'odeur forte rappelant le goudron fumant, aux propriétés médicinales exceptionnelles.

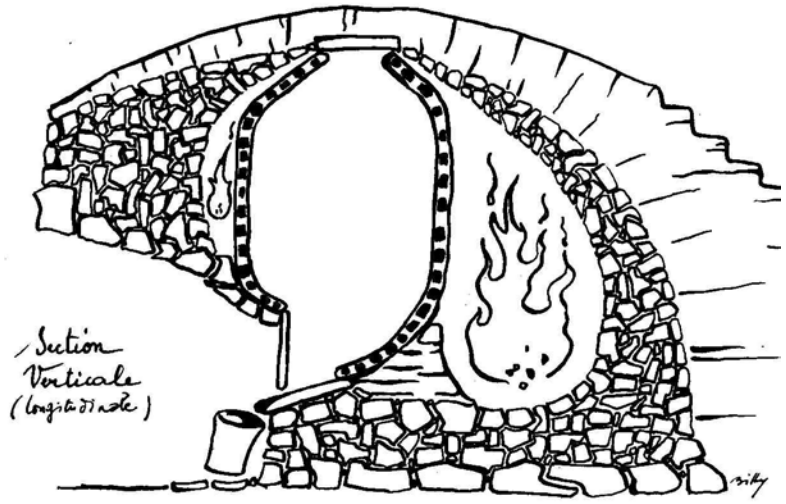
Utilisée de longue date par les Provençales à raison de quelques gouttes dans une bassine d'eau pour se rincer les cheveux, elle est actuellement à la base de shampoings de toutes les grandes marques.

En médecine humaine, elle fut un produit majeur en dermatologie jusqu'à la découverte en 1935 des sulfamides puis des antibiotiques fongiques. Elle est encore employée dans certaines indications en préparations concentrées.

En soin vétérinaire, elle était souveraine contre la gale et les teignes animales, précieuse dans les affections des sabots, le « *crapaud* » des chevaux et le « *piétin* » du mouton. De nos jours, tous les bergers et les éleveurs l'utilisent largement. Elle est excellente pour raffermir les coussinets des pattes des chiens.

L'huile était fabriquée dans nos régions dans des fours en grosses pierres sèches, massifs, de 2,50 à 3 mètres de hauteur en état de marche, 2,70 à 4 mètres de large, 5 à 7 mètres de longueur. Ceux qu'on retrouve aujourd'hui ont toujours perdu de leur hauteur, mais nous en connaissons de nombreux qui dépassent encore 2 mètres. La face frontale présente en son milieu une vaste niche, couloir ordinairement long de 1,30 à 1,50 m qui mène à l'orifice de sortie de l'huile dénommé « *la porte* », dont le plancher est constitué par un moellon de 33 cm de côté, incliné et légèrement débordant afin de conduire l'huile dans une cornue placée au-dessous.

Les faces latérales du four sont rectilignes et verticales. Au centre de la structure, une fosse grossièrement arrondie est délimitée par un autre mur en pierres sèches, qui s'incurve en voûte sur l'arrière pour ménager l'espace dévolu au foyer.



Entre les murs externe et interne un colmatage de terre assurait étanchéité et isolation thermique.

Dans la fosse, était édifié en briquettes réfractaires l'organe de distillation qui reposait sur le grand carreau basal, et qui avait une hauteur moyenne de 1,70 m et la forme d'une jarre renversée, d'où le nom de « *fabi* », qui pouvait contenir 150 à 250 kg de bois selon la taille.

Le bois de cade était récolté par section de l'arbre à la base et extraction de la souche au pic, puis débité en bûchettes de 15 à 20 cm.

Les fours étaient allumés à l'automne, après les vendanges, pour prévenir les incendies. Le « *fabi* », après obturation de la « *porte* » par un grand carreau vertical, était rempli de bûchettes, puis fermé par une pierre plate.

Le foyer était bourré de tous les bois disponibles, ce qui nettoyait la forêt. La chauffe durait 24 heures et produisait de 15 à 25 litres d'huile selon la taille

des fours et les qualités du bois. Le four marchait sans interruption pendant 4 à 6 semaines, l'huile était versée dans des tonneaux de 200 litres environ.

La durée d'utilisation d'un four était de 3 ans en moyenne.

Notre enquête, poursuivie pendant 7 ans, a permis de recenser 173 fours. Commencée dans les cantons du sud-ouest varois, nous l'avons élargie aux départements voisins, ce qui a ajouté aux 162 fours situés au sud de la chaîne de la Sainte-Baume, 1 à Nans-les-Pins et 10 dans les Bouches-du-Rhône. Il est remarquable que la totalité des fours soit située dans des communes limitrophes.

En ce qui concerne le Revest, Mr Pierre Trofimoff m'avait aimablement informé de mentions de plusieurs fours à cade relevées sur la commune dans ses recherches historiques. Malheureusement tous les nombreux contacts que j'ai pu avoir avec des personnes qualifiées à divers titres n'ont pu aboutir à la découverte de fours, sans toutefois être totalement négatives.

Outre plusieurs fours à chaux, j'ai pu ainsi connaître 2 bories intéressantes, l'une type abri de berger que m'ont indiqué les « Amis du Vieux Revest », au sud-ouest des Olivières, l'autre magnifique, en énormes pierres de taille, en partie enterrée volontairement pour former un abri contre les projections de mines de la carrière, au quartier Fiéraquet où j'ai été conduit par Mr Marius Long.

Le four à cade du Grand Cap

Mais comme le hasard sourit parfois aux êtres passionnés, je suis tombé sur un four à cade, qui avait échappé même aux chasseurs de sangliers. Il se trouve au lieu dit « le col de Tourris » dans le Grand Cap. Il ne mesure que 1,40 m de haut, la fosse est comblée de terre et de pierres, mais le couloir est intact. Les ruines de l'abri sont visibles 10 m au nord. Il a été construit par Paulin

Olivier entre 1902 et 1914, période pendant laquelle il a édifié également 2 fours à Solliès-Toucas (à la Tourne et aux Pourraques) et 1 à Solliès-Ville où il résidait. Il avait appris le métier avec son père Jean-Baptiste qui le tenait de sa belle-famille Hermitte du Broussan.

Pourquoi ne retrouve-t-on pas plus de vestiges au Revest alors que les documents bibliographiques en portent témoignage ? Bien sûr, d'autres fours peuvent nous avoir échappé, enfouis dans la végétation. Je crois plutôt que les mentions font référence à des types de fours plus rudimentaires, plus anciens, sortes de fosses dans lesquelles on traitait indifféremment du bois de pin pour obtenir de la poix ou du cade pour fabriquer l'huile. Ou peut-être encore au procédé de la « marmite » qui consistait à renverser sur une grande pierre un récipient en fonte rempli en force de bûchettes de cade, puis allumer un feu ardent autour. La pierre, calcaire de notre région, se transformait rapidement en chaux et s'effritait.

Notre but est de sortir de l'abîme de l'oubli ce qui fut dans nos cantons une véritable industrie.

Le constructeur du four à cade du Grand Cap : Paulin Olivier.
(photo prise vers 1920 devant un autre four dans la plaine des Selves)

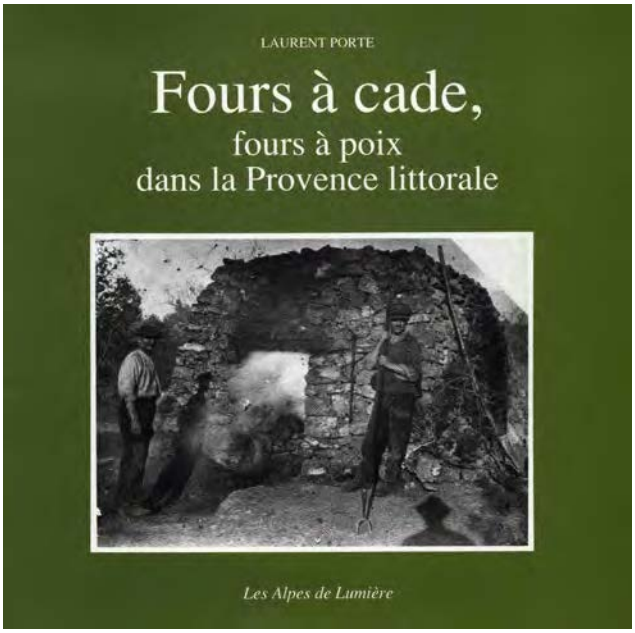
LES FOURS A CADE EN PROVENCE

par Laurent Porte

Origine fortuite de ce livre :

Un certain soir d'octobre 1981, deux charmantes archéologues se délectaient de morceaux de « cade » achetés Cours Lafayette à Toulon. J'eus l'imprudence de leur expliquer que ce gâteau d'origine italienne était fait de farine de pois chiches et d'huile d'olive, et non pas d'huile de cade, parfaitement incomestible, produite autrefois dans des fours dont j'avais connu quatre exemplaires dans ma lointaine jeunesse. Elles s'en ouvrirent aussitôt à M. Ribot, animateur de la Section archéologique de Sanary qui, après une excursion pour retrouver ces quatre fours, m'a invité avec une insistance persuasive à faire une prospection systématique dans les argélas et autres ronces ou kermès avant que ces témoignages disparaissent.

Effectivement la fabrication de l'huile de cade est presque complètement oubliée alors qu'elle fut un produit de base de la pharmacopée tant humaine que vétérinaire, et ces fours furent très actifs jusqu'aux années 1930.



Couverture de l'édition originale de 1990
du livre de Laurent Porte
« Fours à cade »

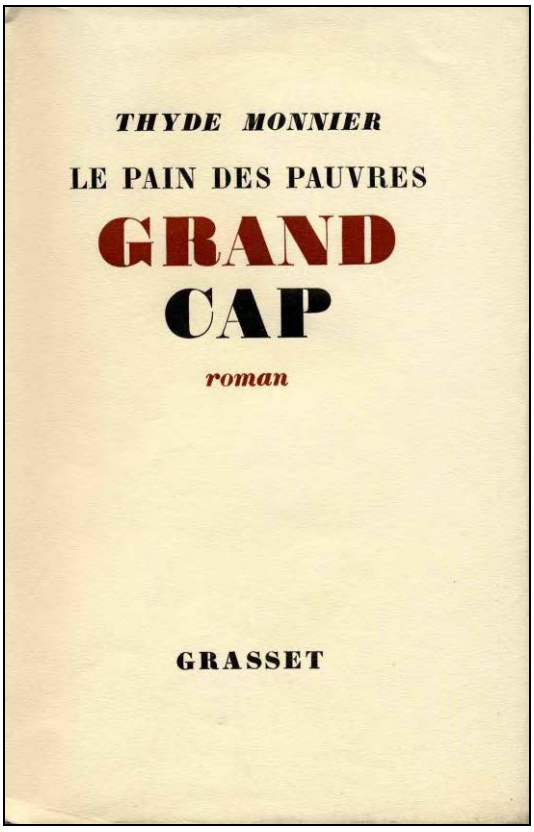
Sources : Préambule de Laurent Porte dans « Les Fours à cade », éditions Les Alpes de Lumière.

GRAND CAP

Roman de Thyde Monnier (1887-1967)

C’est le premier livre d’une série dont :
- Grand Cap,
- Le Pain des Pauvres (ou Bellaïgue),
- Nans le Berger,
- La Demoiselle,
- Travaux,
- Le Figuier Stérile,
- Les Forces Vives.

Le Grand Cap est alors un lieu de vie, de bonheur, de malheur et de secret : avec la série « Les Demichels », la légende de Nans le Berger vient de naître.

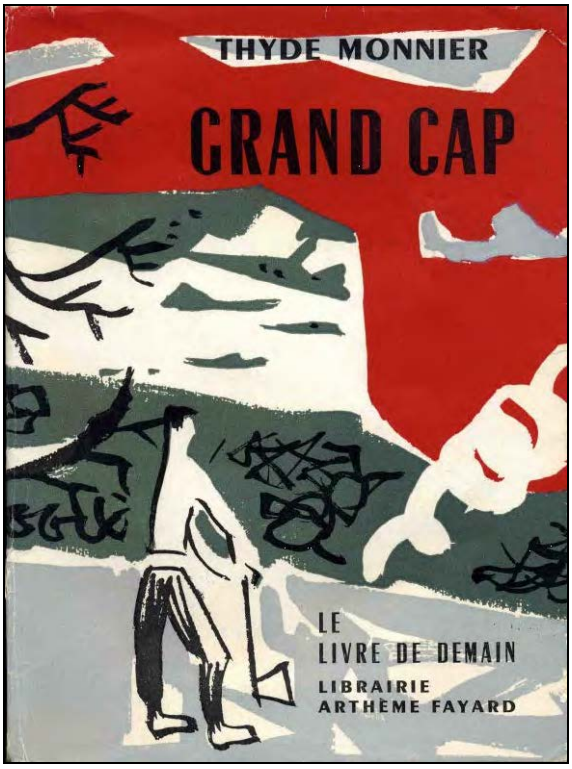


Couverture de l’édition originale de 1937 du livre de Thyde Monnier « Grand Cap ».

AU TEMPS DES CORSETS: MÉMOIRES DE THYDE MONNIER, UNE JEUNE MARSEILLAISE RANGÉE

Par Isabelle VISSIÈRE
Université de Provence

Mathilde Monnier, dite Thyde Monnier, écrivaine française, d'origine provençale, née à Marseille en 1887 et morte sur la Côte d'Azur en 1967, mériterait de figurer aux côtés de Simone de Beauvoir dans une histoire de la littérature contemporaine: or, c'est une place qu'on ne lui reconnaît guère. Après un succès passager et tardivement venu, elle paraît aujourd'hui presque complètement oubliée.

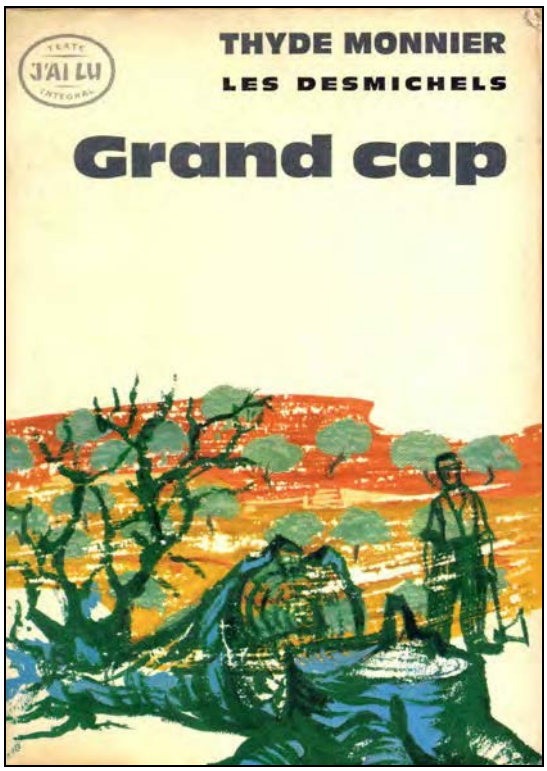


Couverture de la réédition de 1954 du livre de Thyde Monnier « Grand Cap ».

Son oeuvre pourtant est abondante et variée. Après avoir publié des recueils poétiques, elle donne en 1937 son premier roman *La rue courte* (situé à Allauch, petite localité proche de Marseille), puis elle consacre à la Provence, comme son maître Giono, une vaste production romanesque, classée en cycles, *Les Desmichels*, *Franches-Montagnes*, *Pierre Pacaud*. Enfin, entre 1949 et 1955, elle rédige, en 4 volumes une autobiographie au titre provocant: *MOI*, et la présente, plusieurs années avant les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, comme le roman d'une émancipation, le développement d'une vocation intellectuelle contrariée, bref, comme le symbole ou le modèle d'une difficile libération de la femme. C'est ce récit qu'il m'a paru intéressant de relire dans la perspective du Colloque et particulièrement le premier volume, *Faux Départ*, consacré à l'enfance et l'adolescence jusqu'au mariage, célébré avec faste en 1910.

En décrivant les charmes naissants de la fillette qui s'éveille à la coquetterie, Thyde

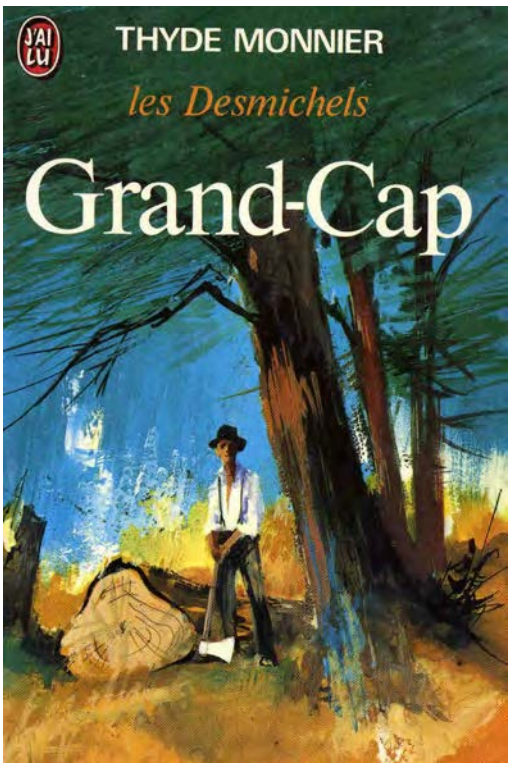
Monnier y développe, le plus souvent avec ironie, l'idéal de beauté féminine en usage dans son milieu (la bourgeoisie commerçante), et dans son temps (les premières années du XXe siècle), la manière dont on donnait à la jeune fille le goût de la toilette, mais dans le but éminemment moral du mariage: une éducation en complète opposition avec les pulsions inconscientes de l'enfant que la sexagénaire tâche d'exprimer clairement lorsqu'elle les évoque, quarante ans après. Comme dans tout récit autobiographique, le double registre des voix, la voix désabusée de l'auteur vieillissant et celle, naïve, de la jeunesse, met en évidence la tension qui se crée entre une vision conventionnelle de l'éducation féminine bâtie sur l'art de la séduction et les velléités d'indépendance de la jeune fille, qui, taraudée par son besoin d'écrire, songe bien davantage à créer une oeuvre personnelle qu'à se conformer à des normes. Plaçant le charme du côté de la nature et de la liberté, et non du côté de l'art, voire de la sophistication, Thyde Monnier ne cesse de s'interroger, dans ce texte, sur ce concept de beauté féminine, dans la mesure où il se confond presque entièrement avec l'image de la femme jeune, dans la mesure où le définir, c'est définir du même coup le statut de cette femme dans la société. Si on l'accepte sans discussion, c'est qu'on se contente du statu quo. Si on le remet en cause, c'est qu'on ouvre la voie à la révolte!
Cette réflexion constitue le véritable sujet, caché mais profond, du premier volume des Mémoires.



Couverture de la réédition de 1964 du livre de Thyde Monnier « Grand Cap ».

Pour en apprécier l'originalité, il faut d'abord rappeler brièvement les origines sociales de Thyde Monnier. Thyde est ce qu'on pourrait appeler une "écrivaine-couturière", peut-être la première et la seule de notre littérature. En effet, elle est née et a grandi dans les froufrous. Sa grand-mère est lingère, sa mère tient, au centre de Marseille, une boutique intitulée *Au Bonheur des Dames* (clin d'œil à Zola que le père, athée et franc-maçon, lit avec délices et fera aimer à sa fille). La boutique fabrique et vend, comme le précise l'affiche publicitaire, "corsets, ceintures, gorgerettes, jupons, jarretelles, jarretières". A l'époque où le corps de la femme est obligatoirement enfermé dans un corset qui en souligne les rondeurs, tout en les contenant, c'est une entreprise florissante: l'atelier qui jouxte le magasin comprend entre 30 et

40 ouvrières, sur lesquelles règne sa mère, active et autoritaire. Thyde abandonne ses études à 15 ans pour s'initier à tous les aspects de la fabrication et du commerce, tour à tour apprentie, commise, caissière. Aînée des filles, la voilà destinée, c'est évident, à prendre la succession. Or elle clame très tôt son horreur du commerce qu'elle assimile à une sorte de prostitution et qu'elle refusera énergiquement de pratiquer. Elle aime en revanche la couture, qu'elle considère comme une création et à laquelle elle s'adonnera toute sa vie, par nécessité quelquefois, quand son mari lui refuse de l'argent, par plaisir toujours, pour faire une oeuvre personnelle. Implicitement, dès son enfance, elle établit entre le tissu qu'elle drape sur un corps et le texte qu'elle module sur la page blanche, le rapport non seulement étymologique, mais encore réel, celui de la création artistique, que d'autres écrivains ont déjà exploité avant elle, Proust, par exemple.



Couverture de la réédition de 1974 du livre de Thyde Monnier « Grand Cap ».

Aussi nous offre-t-elle toute une série de dessins de mode, de croquis aptes à saisir, dans le détail, l'évolution du goût, le changement, au fil des ans, de la beauté féminine et des modes, depuis les "tournures" ou les costumes cyclistes de l'époque 1900 jusqu' à la "garçonne" de l'après-guerre.

Perpétuellement à l'écoute de son corps, elle nous le décrit petit mais bien fait: "un corps souple à os menus, une chair fondante facilement arrondie" (I, 7), que les modes d'avant 1914 habillent merveilleusement.
J'eus une robe neuve. Oui, je crois bien que celle-ci fut la première... [Par économie, sa mère, jusque là, lui faisait porter ses vieilles robes retaillées!] Elle était en batiste rose fileté de blanc, ornée d'un grand col de guipure et d'un large noeud de velours noir [...] Ma ceinture, suprême fantaisie, était en peau verte, de forme corselet, agrafée par quatre boucles et se découpant en pointe sur mon ventre. Ma jupe, élargie de trois rangées de volants, affleurait au sol, laissant tout juste voir les pointes de mes bottines en cuir jaune. Je devais en saisir le fond à pleine main gantée d'une mitaine de soie à jours, pour le draper au dessus de mes rondes fesses et le relever savamment, en découvrant le froufroutant fouillis de mon jupon de linon blanc, enrichi de broderie anglaise. Je devais arriver tout de même à ne pas être trop laide, car j'avais dix-neuf ans. (I, 226) On aura remarqué la complaisance de la description, la précision des termes, couleurs, tissus, coupe. Faudrait-il voir là, comme on le dit trop souvent, les

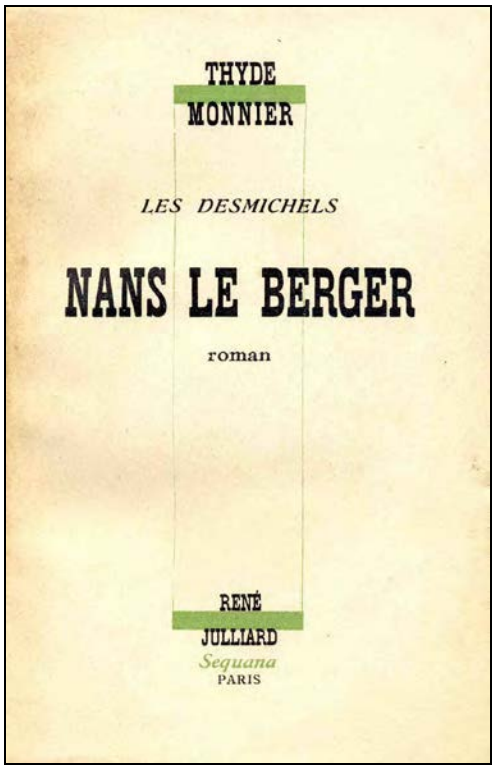
caractéristiques d'une écriture typiquement féminine qui accorderait, faute de souffle et selon une logique que l'on attribue volontiers aux femmes, un peu trop d'attention à ce genre de minuties? Je ne le crois pas, pas plus que je ne crois au mythe de l'écriture féminine. Nous avons ici affaire à la vision toute personnelle d'une écrivaine réaliste, l'écrivaine Thyde Monnier: vision d'une professionnelle de la mode, qui tout naturellement retrouve le vocabulaire technique de son métier et acquiert ainsi sur d'autres auteurs une supériorité précieuse, souvent enviée des hommes eux-mêmes (comme Proust ou Balzac). Mais aussi vision affûtée de l'autobiographe qui, tout en s'attendrissant, sait prendre le recul historique nécessaire pour décrypter le sens de ces vêtements et de cette beauté, témoignages d'un temps disparu. Thyde a vite compris, en effet, qu'un tel luxe, nouveau pour elle, est apparu quand "on a commencé à vouloir [la] marier" et faire d'elle "une jeune fille bien élevée". Pour tenter d'y réussir, il me fallait arborer toilette, chapeau, manteau, manchon, chaussures détestés", bref, mille "affutiaux embarrassants"! (I, 255). La quête de la beauté, avec sa finalité bassement utilitaire, n'a rien ici d'une activité esthétique.

Couverture de la réédition de 1974 du livre de Thyde Monnier « Le Pain des Pauvres ».

Or, cette découverte, avant de la faire sur elle-même, elle l'avait faite souvent dans son enfance par personnes interposées: la fillette à l'intelligence précoce, qui traînait dans l'atelier, portait sur les clientes, les ouvrières et sur sa mère même, un regard sans indulgence, jugeant avec autant de misogynie que Zola, son auteur favori, le *mundus muliebris* qui l'entourait. A toutes ces femmes, cocottes ou riches bourgeoises, qui venaient passer commande à sa mère, "la magicienne corsetière qui leur faisait taille de guêpe et seins orgueilleux" (I, 141), on avait inculqué la soumission au plaisir masculin et, comme moyen d'y parvenir, le souci obsédant de la coquetterie, plus particulièrement de l'élégance des dessous, forcément réservés au mari ou à l'amant!

La mère de Thyde, en commerçante avisée, exploitait habilement la situation. Telle cliente, venue acheter un corset bon marché, à 5 frs 95, repartait les bras chargés de jarretelles, lacets, fausse-gorge, jupons, cache-corset... et le porte-monnaie allégé de 12 frs 35! Telle "femme entretenue" se commandait toujours "quatre corsets à la fois et le grand jupon assorti en brocart ou satin, rose, noir, vert d'eau, blanc. On la poussait à dépenser, on lui faisait crédit

largement, mais quand elle n'arrivait plus à payer, on envoyait la note au bureau du "Monsieur" qui la réglait en faisant une scène" (I, 58).
Avalanche de dépenses dont la femme payait cher le plaisir: par des querelles, voire des coups! Avalanche aussi de vêtements qui occultaient le corps jusqu'à l'étouffement:
Si l'on pense que les femmes et jeunes filles d'alors portaient chemise, pantalon, jupon discret, cache-corset, grand jupon et robe, on peut juger à quel point elles étaient empaquetées.



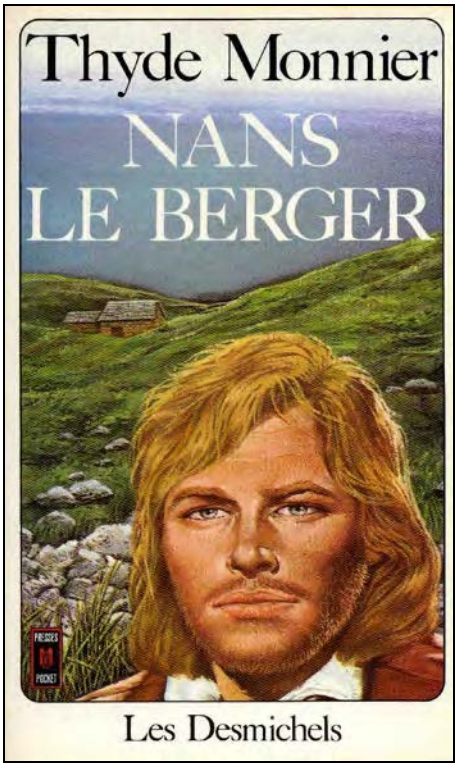
Couverture de l'édition originale de 1943 du livre de Thyde Monnier « Nans Le Berger ».

Sous le corset, nous mettions la chemise puis, par dessus, le pantalon et ce lourd jupon, dûment festonné, traversé de trou-trous de rubans, chargés de volants et de broderies. Pour un homme, ce devait être très amusant de dénicher un joli petit corps féminin au fond de tout ça, peut-être plus passionnant que nos slips et nos culottes de golf. (I, 142)

Pour un homme, l'érotisme, le plaisir, soit! Mais pour la femme elle-même? Thyde rêve devant ces photos pâlies d'autrefois qui lui renvoient l'image de la silhouette féminine idéale:
"Ma mère y apparaît très jeune et fraîche, avec la gorge haute, la si mince taille, les si rebondissantes hanches qui firent sa gloire et sa fortune". Mais à côté d'elle, copies conformes ou repoussoirs, les ouvrières sont là, "toutes à l'exemple de ma mère pareillement serrées dans des corsets impitoyables, repoussant seins et hanches en haut et en bas d'une taille amincie jusqu'à mesurer trente-six centimètres de tour" (I, 143). La multiplication de l'image tourne à la caricature et souligne ce que Thyde Monnier appelle une "perverse déformation du corps féminin":
Pour mon compte je me souviens avoir porté aussi, vers mes quinze ans, la tournure dont cependant, cambrées de reins telles que le sont les femmes Monnier, nous n'avions nul besoin.

Mais c'était la mode d'arborer une taille très mince qu'heureusement nous avions aussi naturellement. Pour l'obtenir encore plus fine, j'imitais les élégantes d'alors: ayant mis mon

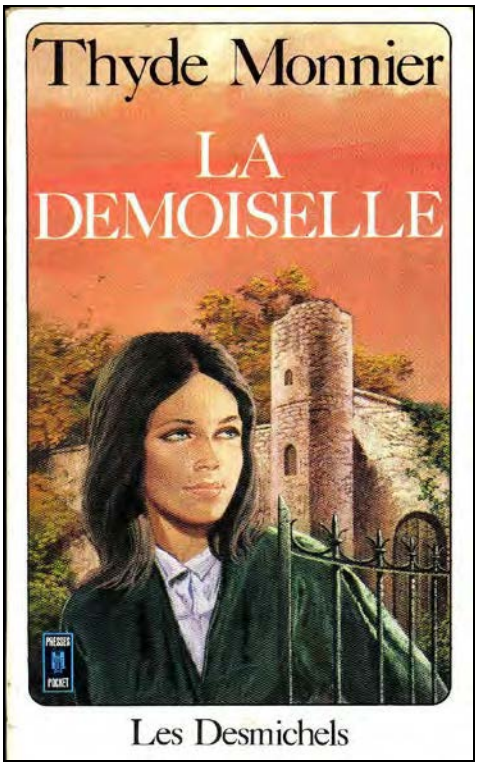
corset en place, j'en attachais les lacets à l'espagnolette de la fenêtre et marchant dans ma chambre, arrivais à me comprimer jusqu'à l'incroyable. Les médecins voyaient les plaies que les ressorts coupés par le creux de la taille, faisaient aux peaux fragiles et les pinçons cruels, infligés par les buscs qui se décrochaient. Que de bleus, de croûtes, de sang dissimulés ainsi! Et les défaillances soudaines des jeunes ouvrières qui tombaient de leur chaise "avec un air de fleur fauchée" et qu'on était obligé de délacer en dégrafant "péniblement le redoutable busc d'acier" ce qui les faisait gémir "parce qu'on pinçait, ce faisant, leur plus tendre chair" (I, 203). Quand je me plaignais, on me disait: "Pour être belle, il faut souffrir". Quelle imbécillité! (I, 144)



Couverture de la réédition de 1976 du livre de Thyde Monnier « Nans Le Berger ».

On aura noté dans tous ces textes la remise en cause des expressions les plus banales dont l'habitude a fini par gommer la totale absurdité. Pourquoi faudrait-il souffrir pour être belle? Par quelle fatalité ou quel diktat?
Noté également les oppositions dialectiques qui inversent diaboliquement la valeur des mots en les affectant d'un coefficient négatif: la corsetière est réellement devenue une "magicienne" dans le sens le plus péjoratif du terme: par son art, elle pervertit la nature au lieu de l'embellir. Elle métamorphose en souffrance le plaisir de la coquetterie, en plaies hideuses, la quête de la beauté. En faisant dire ainsi aux mots ordinaires le contraire même de ce qu'ils prétendent signifier, Thyde Monnier révèle d'un même coup les non-sens de la mode et la passivité de la femme, victime des hommes mais aussi des autres femmes. Car si les premiers imposent une image stéréotypée de la beauté féminine, les secondes la reproduisent en s'y conformant aveuglément, au mépris d'elles-mêmes, de leurs charmes véritables et, naturellement, de leur liberté.
Le premier volume des Mémoires se clôt en apothéose sur le mariage de Thyde, le 10 octobre 1910, mais une apothéose ironique. Le mariage, pourtant, semble bien assorti: les fiancés sont jeunes, beaux, amoureux, les familles, consentantes puisque le futur appartient comme la jeune fille au monde du commerce. "Le mariage m'était présenté comme une assurance contre la vie, note Thyde Monnier. J'y ajoutais le triomphe de la sensualité et celui,

certainement, de la vanité" (I, 263). Ce dernier mot est capital: il rappelle comment la cérémonie du mariage, publique et solennelle, devient en quelque sorte la consécration officielle des concepts qui ont guidé la vie des parents et l'éducation de la jeune fille. Surtout dans ce milieu de boutiquiers enrichis où le besoin de paraître, de faire des jaloux, est exacerbé, où l'idée que l'on se fait de la beauté sera encore plus conventionnelle que partout ailleurs. Il faut, dit-elle, "étaler, à cette occasion son luxe et sa réussite ". La famille décide du trousseau et de la toilette sans consulter l'intéressée qui se contente d'obéir: "Je ne devais pas porter ce qui me plaisait, mais ce qui se faisait!" (I, 263). Le groupe social des invités, parents, amis, et "bourgeoises clientes", cautionnera par sa présence et son admiration la conformité aux usages reçus. Surtout si la cérémonie est double!



Couverture de la réédition de 1977 du livre de Thyde Monnier « La Demoiselle ».

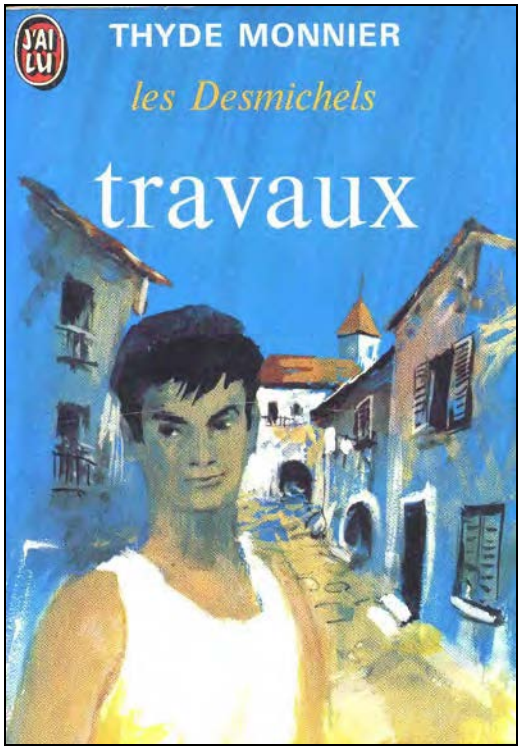
Mon père, athée, eût voulu me voir marier civilement, mais ma mère [...] exigea la bénédiction "pour la clientèle religieuse", commanda orgues, plantes vertes, tapis rouge et sermon à l'église de la Trinité, tandis que mon père commandait plantes vertes, tapis rouge et discours à la mairie. (II, 16)

Par l'effet de cette redondance ridicule, le passage théâtral de la beauté virginale à celle de l'âge adulte, imposé, contrôlé par la société, n'en sera que plus ostensible comme le montre la longue description de la toilette de mariée qui, ce jour-là, doit transformer la jeune fille en vedette, en top-model! Seulement cette description est antiphrastique, d'un bout à l'autre.

Surchargée de métaphores, elle suggère que l'effet obtenu est exactement l'inverse de celui qu'on recherchait et nous propose en surimpression une image négative, celle d'un double échec et d'une double souffrance, physique et morale: la torture du corps et la dissolution de la personnalité. Qu'on en juge plutôt: le corps de Thyde croule sous le poids des vêtements et des tissus entassés. L'abondance des robes, des dessous, des bijoux, sans oublier le linge de maison est, en effet, l'un des signes incontestables de la réussite sociale. Elle porte donc une lourde robe de satin à la traîne éployée sur trois mètres de long, [...] deux voiles dont l'un recouvre [sa] robe jusqu'au bas et dont l'autre [l']enveloppe entièrement [...] des bas d'épaisse soie blanche, [...] trois paires de jarretelles surchargées de choux de ruban blanc, [...] le jupon discret, en pongé à petits volants; puis le grand jupon en brocart assorti au corset, monument froufroutant de guipures en coquilles [...] reliées par des guirlandes de ruban ruché,

de savants enroulements de volants relevés ou flottants et surtout, ô Dieu, si lourds et embarrassants au possible! (I, 264-65)

Au poids des tissus s'ajoute celui des éléments minéraux destinés à faire briller la robe: du strass en couronnes et guirlandes, une tunique de filet de soie, brodée de perles, dont le bas était bordé d'une frange de perles de cristal qui s'étalait sous mes pas et dont j'entends encore les craquements, lorsque les écrasaient mes fins souliers de satin blanc" (I, 264).
Et enfin la charge de tous les bijoux de famille! j'eus une énorme marguerite à l'annulaire gauche, un "pavé" à la main droite, rubis entouré de roses, un bracelet d'or incrusté de perles, d'autres marguerites aux oreilles, une broche camée, une barrette en brillants, un interminable sautoir en plaques d'or ouvragées qui me descendait jusqu'au nombril. (1, 267)



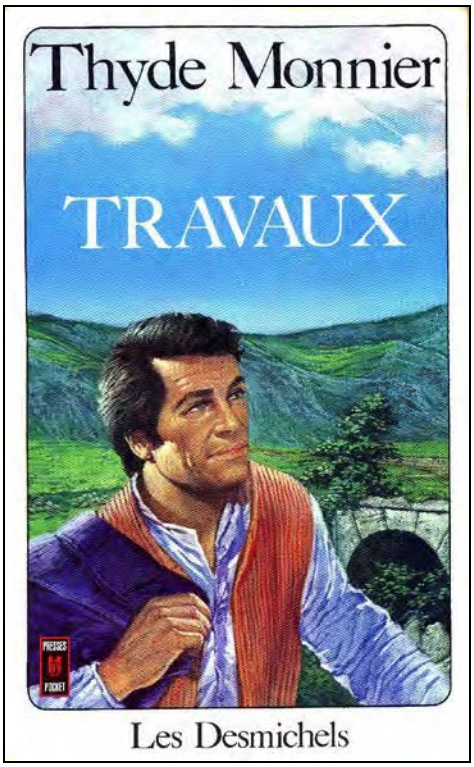
Couverture de la réédition de 1973 du livre de Thyde Monnier « Travaux ».

Comble de disgrâce, ce malheureux corps est littéralement broyé par de véritables instruments de torture qui ont pour but de le modeler au goût du jour: la robe, de forme "Princesse", moule étroitement ses formes que redessine, sous le satin, le "long et oppressant corset de brocart, tendu sur des baleines, des ressorts, un busc d'acier" (I, 265).
Revêtue de la lourde armure matrimoniale dont j'aurais dû comprendre le symbole de pesanteur, on me fit descendre au magasin ainsi harnachée. J'étais déjà balancée par le vertige quand vint la minute de marcher, entre les femmes qui soutenaient ma traîne et les deux haies d'invités muets d'émerveillement. (II, 17)
La jeune fille est éblouie, sans doute, comme tous ceux qui l'entourent, mais se voit aussi, avec une secrète horreur, "transformée en une espèce d'idole écrasée de richesses" (I, 265).

Le jeu des métaphores, "l'armure", "l'idole", nous a fait brutalement passer du monde familier, voire trivial, de ces commerçants enrichis, dans quelque univers barbare et guerrier. Les représentations collectives de la femme intouchable, invisible et parée comme une déesse, qui semblent inspirées des coutumes orientales, retrouvent implicitement le sens du sacré attaché si souvent à la défloration. Quant à la mode des bijoux et de "la bague au doigt" qu'on l'oblige à porter, elle lui semble dériver de "celle de l'anneau dans le nez qui nous fait moquer

les négresses, et être de l'exhibitionnisme de mauvais goût" (I, 267). C'est dire la place de la mentalité archaïque dans les traditions qui touchent à la beauté féminine et sa présence inattendue dans les modes qui nous paraissent les plus modernes.

A côté du registre barbare, le registre bestial: ce corps destiné à être montré à la foule dans toute sa beauté est comparé bizarrement tantôt à un" baudet harnaché", tantôt à un "pigeon réduit par des bandelettes à l'état de momie" (I, 267). Les images animales qui le déshumanisent, alliées à celles d'immobilité et même de mort, en tout cas de passivité absolue, confirment le total effacement du corps et son enlaidissement.
Absence du corps, présence des choses. Le corps, chosifié, a perdu sa consistance et ne sert plus que de support aux vêtements et aux accessoires, seuls dignes d'attirer les regards et d'incarner, paradoxalement, la beauté conventionnelle. A ce stade, on ne peut même plus parler de femme-objet: la jeune mariée ici décrite s'apparente plutôt aux mannequins des vitrines, pour ne pas dire aux mannequins de couturière!

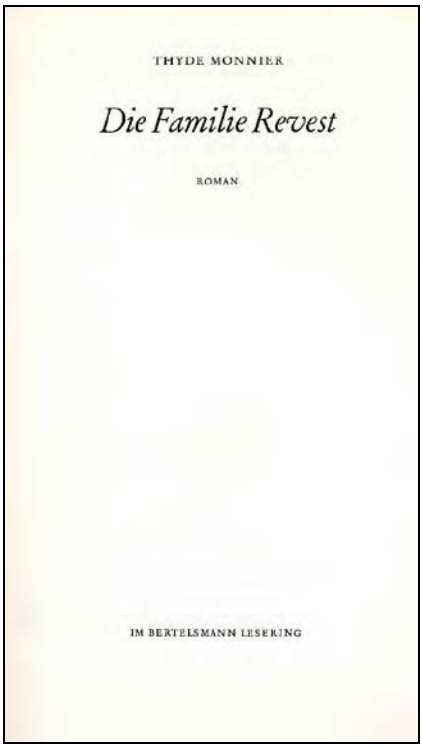


Couverture de la réédition de 1977 du livre de Thyde Monnier « Travaux ».

Tout naturellement, cette torture du corps s'accompagne d'une totale négation de la personnalité. Ecrasée, étouffée, la jeune femme se réfugie dans la maladie, ce qui est une manière de s'absenter de ce corps devenu invisible:
Les nombreux essayages de cette opulente toilette me valurent tant de fatigues, de vertiges et de crises de nerfs que j'aurais souhaité aller nue au mariage. (I, 265)
La description se mue en interrogation métaphysique angoissée: "Où était mon MOI?

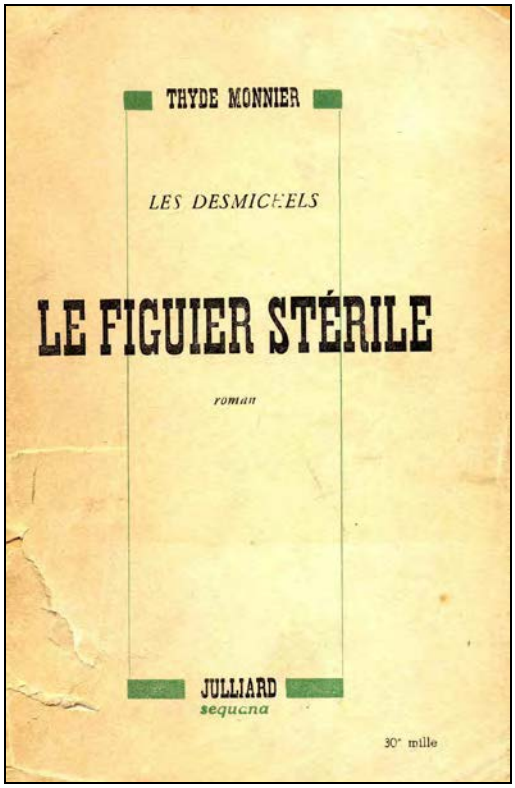
Enseveli sous les épaisses couches d'une éducation conventionnelle", comme l'était le corps sous les multiples épaisseurs de tissu. Elle se dit encore semblable à "un magma brumeux", à "une nébuleuse informe" et de plus non-éclairée, donc parfaitement invisible aux autres comme à elle-même (I, 267-68).
La description de cette toilette baroque et surchargée sert de prétexte, on le voit, à une remarquable méditation sur la condition féminine. La définition du statut social de la femme se déduit facilement des modes du temps passé. Quant à la beauté, elle n'est pas conçue pour la femme mais pour les autres et se trouve donc liée au conformisme ambiant, la lourde

symbolique du mariage est là pour nous le rappeler. La beauté est donc, à la fois, une prison par les idées reçues qu'elle développe, un poids par les contraintes et les règles qu'elle impose, un masque qui occulte soigneusement la personnalité de la femme, bref un esclavage ou plutôt une aliénation, puisqu' heureuse d'être admirée, la femme accepte tout sans discussion.
On comprend qu'une pareille réflexion s'achève en révolte. Une révolte maladroite, inconsciente, mais déjà présente, comme elle le sera tout au long des trois autres volumes qui racontent les luttes de Thyde pour conquérir la liberté et, surtout, la liberté d'écrire, refusée dédaigneusement par son entourage: deux mariages, deux divorces, des aventures multiples, des échecs auprès des éditeurs ou des humiliations burlesques (le contrat de son premier roman sera adressé à Monsieur T. Monnier!).



Couverture de la réédition du livre de Thyde Monnier « Travaux », traduit en allemand « Die Familie Revest ».

La seule chose que j'en dirai pour conclure, c'est que l'émancipation de Thyde Monnier est passée tout autant par les besognes manuelles que par les discussions intellectuelles, et c'est ce qui en fait l'originalité. Celle qui, avant d'être écrivain publié et reconnu, s'était vue contrainte de borner son horizon au jardin, à la maison, à la couture, se sert de ces activités dites ancillaires ou féminines, non pour les mépriser ou les reléguer au rang inférieur de la création, mais au contraire pour en faire l'instrument même de sa libération. J'en donnerai un seul exemple, mais très significatif, qui remonte aux premières années de son mariage:
Qu'est-ce que j'ai pu coudre à cette époque. Je coupais, faufilais, essayais, terminais des robes des tailleurs, des manteaux pour toute la famille et pour moi-même. Un jour, invitée à l'improviste, j'achetais vers la fin de l'après-midi, trois mètres de crêpe de soie banane et j'en épinglais une pointe à mon épaulette et, enroulant l'étoffe autour de mon buste, je la drapai sur la hanche, la faisant retomber en plis si harmonieux, qu'elle me valut, le soir même de grands compliments. Aussi aisément, je me faisais un turban avec mon dessus de cheminée, une ceinture avec une écharpe, un jabot floconneux avec un mouchoir. Puis ce mouchoir devenait un dessous de vase, la fleur fraîche était piquée dans mon chapeau, l'écharpe ornait le dossier du fauteuil.



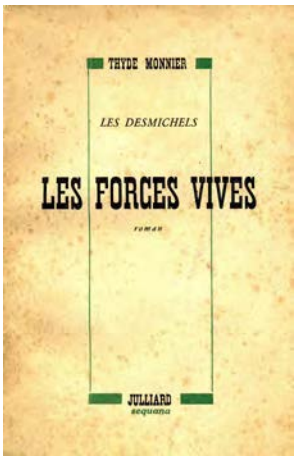
Couverture de l'édition originale de 1947 du livre de Thyde Monnier « Le Figuier Stérile ».

On remarquera les leit-motive du texte. Tout s'y fait sous le signe de la facilité, de l'harmonie et surtout du bouleversement de l'ordre établi: par la seule force de sa volonté, dans une sorte de fait poétique, Thyde donne aux objets des fonctions insolites qui font surgir une beauté nouvelle. Voilà qui déconstruit entièrement le monde classé, figé de son adolescence, tout comme les robes qu'elle crée, amples, souples sur la nudité de son corps, renvoient au néant le carcan de sa robe de mariée. La beauté s'identifie avec la liberté: mobile, changeante, fille du caprice et de l'invention créatrice.

Libération de la femme par le vêtement, certes, mais libération par des moyens spécifiquement féminins. La dernière page des Mémoires célèbre cette victoire par une ultime métaphore "couturière":

Enfin, en cet automne 1942, il me semblait que je rejetais définitivement de moi, le lourd vêtement de l'esclavage qui m'avait été imposé pendant si longtemps. (IV, 245)

Couverture de l'édition originale de 1948
du livre de Thyde Monnier
« Les Forces Vives »



RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

THYDE, MONNIER (1949-1955). *MOI.*. Monaco: Éditions du Rocher, 4.

LA SERIE TELEVISEE « NANS LE BERGER »

Elle a été diffusée à la télévision en 1974 pour la 1ère partie et en 1976 pour la suite des aventures dramatiques de la famille Desmichel.

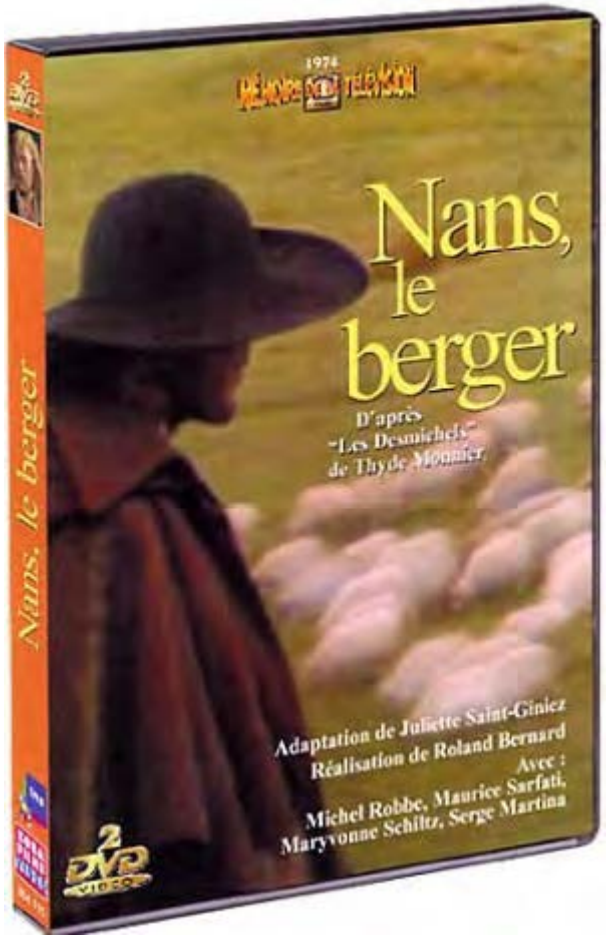
Elle a été réalisée en 31 épisodes de 26 minutes chacun. Elle s'inspire des romans de Thyde Monnier dont « **Grand Cap** ». Cette fresque dépeint la vie de 3 générations du monde rural entre Solliès, Belgentier et le Revest, de 1880 à 1920. Après des années heureuses, commence une période de deuil et de souffrance pour la famille Desmichel. C'est le début d'une série de drames familiaux et la première guerre mondiale ne va faire qu'empirer la situation.

La série « Nans le Berger » a été :

- dirigée par Bernard Roland,
- écrite par Juliette Saint Gimiez, d'après les romans de Thyde Monnier,
- et jouée par :

Serge Martina	.... Roland
Maryvonne Schiltz	.... Pascaline
Annie Roudier	.... Tistone
Rellys	.... Parrain Nagi
Hélène Surgère	.... Mme. Aiguier
	.... Angioillini (1976)
Yvonne Clech	.... Théonie
Michel Robbe	.... Nans
Jean-Paul Frankeur	.... Antoine
Maurice Sarfati	.... Firmin
Catherine Lafond	.... Marguerite des prés
Arlette Thomas	.... Arnaude
Anne Deleuze	.... Sylvaine
Jean-Claude Arnaud	.... M. Aiguier (1974)
Claude Beauthéac	.... Le Bayle (1974)
Géo Beuf	.... Tisian (1974)
Bernard Valdeneige	.... Toucas (1974)
Martine Redon	.... Thérèse (1974)
Tache De Jacques	.... Valet de Le petit (1974)
Bel De Marcel	.... Toussaint Nans (1974)
Françoise Morhange	.... Voisine de première de La (1974)
Dominique Jourdan	.... Voisine de seconde de La (1974)
Roger Crouzet	.... Le docteur Venel (1974)
Serge Vincent	.... Laurade (1974)
Laurence Imbert	.... Félicie Venel (1974)
Roux D'Augustin	.... Le papet (1974)
Josy Andrieu	.... Hélène Toucas (1974)
Marie Cecora	.... Jeanne Lavrade (1974)

Edmond Trabuc	.... Le général de brigade (1974)
Mirès Vincent	.... Mme. Venel (1974)
Alain Zanoletti	.... Sébastien, enfant (1974)
Victoria Ville	.... Solange Guillot (1974)
Jean-Pierre André	.... Sébastien (1974)
Francine Olivier	.... Madeleine (1974)
Joseph Falcucci	.... Richard (1974)
Humberto Porcino	.... Le rémouleur (1974)
Christine Simon	.... Arnaude (1974)
Jacqueline Staup	.... Mlle. Hermance (1974)



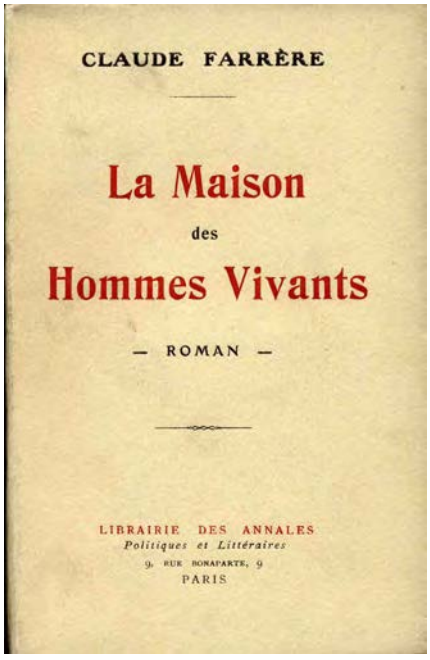
MON PAYS, C’EST LA COLLINE *(Coualo)*

par Claude Chesnaud

Enfants des Collines, nous partions parfois à l’aventure dans le Grand Cap. Partir à l’aventure, ce n’était pas excessif : nous allions vers un monde fantastique. Après avoir quitté Jojo Cacao (notre Joseph Martin) qui prenait souvent le soleil sur une restanque à la Ripelle, on croisait la peu souriante Fine Guigou (la Bergère) qui nous guettait sur le plateau de Tourris. Puis nous traversions le Hameau des Olivières dont les ruines étaient déjà peuplées de fantômes.

Alors nous montions dans « Le Cap » par la carrière de marbre et le vallon des grandes ***sambles*** (vallon du Cierge). Le chêne kermès (***Avàu***), le genêt d’Espagne (***Gineste***), le genêt piquant (***Argèiras***) et la salsepareille (***Sarreta***) étaient rapidement remplacés par du chêne vert (***Tousca***) et du chêne blanc (***Rouve***). Un romarin (***roumanieu***) par ci par là cachait un lézard vert (**Limbert**). Parfois nous surprenions un geai (***Gai***) ou une belette (***Moustello***). Sur le sommet du Cap, il n’était pas rare de rencontrer un lièvre (***Lèbre***) ou des perdreaux (***Perdigau***). L’hiver, c’était le passage des grives (***Tourdre***, ***Siblaire***, ***Cha-cha*** et ***Sèiro***) et des pigeons (***Pijoun***) qui nous faisait marcher le regard vers le ciel.

Si le retour se faisait à la nuit, dans les chênes verts nous entendions les lérots (***Garri-gréu***) très bruyants et « musiciens ». Le micocoulier (***Falabreguie***) nous attendait devant notre maison : une fois encore nous n’avions pas rencontré Madeleine dont la silhouette brune hantait le Grand Cap et la Maison des Hommes Vivants (livre de Claude Farrère publié en 1911).



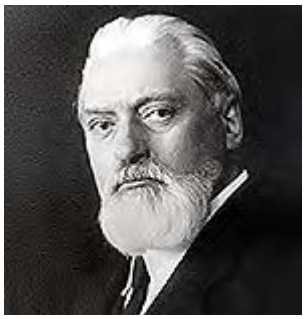
Couverture de l’édition originale de 1911
du livre de Claude Farrère
« La Maison des Hommes Vivants ».

Sources : mots en provençal d’après le « dictionnaire » d’André Quadruppani.

Claude FARRÈRE (1876-1957)

Romancier, essayiste, historien

Membre de l'Académie Française



Élu en 1935 au fauteuil 28

Commandeur de la Légion d'honneur
Croix de guerre 1914-1918

Prédécesseur à l'Académie Française : *Louis BARTHOU*
Successeur à l'Académie Française : *Henri TROYAT*

Biographie

Né à Lyon, le 27 avril 1876. Mort le 21 juin 1957.
Fils d'un colonel d'infanterie coloniale, Claude Farrère entra en 1894 à l'École navale. Enseigne de vaisseau en 1899, il obtint en 1906 le grade de lieutenant. Affecté à l'artillerie d'assaut pendant la Première Guerre mondiale, il était capitaine quand fut signée la paix ; il démissionna en 1919 pour se consacrer à sa seconde passion : les lettres.

Il avait publié, dès avant la guerre, plusieurs romans (*Fumée d'opium, L'Homme qui assassina, Mlle Dax, jeune fille, La Bataille, Les Petites Alliées, Thomas l'Agnelet*) dont l'un, *Les Civilisés*, lui avait obtenu le prix Goncourt en 1905. Durant l'entre-deux-guerres, Claude Farrère devait poursuivre cette œuvre plus qu'abondante, puisant à la double source du réalisme et de ses souvenirs d'officier de marine en Extrême-Orient. On pourra citer encore : *La Maison des hommes vivants, Dix-sept histoires de marins, Quinze histoires de soldats, Bêtes et gens qui s'aimèrent, Les Condamnés à mort, La Dernière déesse, Les Hommes nouveaux, Mes voyages, La Marche funèbre, Le Chef Loti, Les Quatre dames d'Angora, L'Inde perdue, Forces spirituelles de l'Orient, L'Europe en Asie,* etc. On lui doit également une *Histoire de la Marine française*.

N'étant pas démuni de bravoure, il s'illustra le 6 mai 1932 en s'interposant entre le président Doumer et son assassin, ce qui lui valut deux balles dans le bras.
Après deux échecs — au fauteuil Richepin enlevé par Émile Mâle en 1927, et au fauteuil Jonnart qui échut à Maurice Paléologue en 1928 — Claude Farrère fut élu à l'Académie française le 28 mars 1935, par 15 voix au second tour, au fauteuil de Louis Barthou. Il arrachait son fauteuil à un concurrent de choix, puisqu'il s'agissait de Paul Claudel, qui n'obtint que 10 voix.

Sur cette élection qu'il jugeait « la plus scandaleuse qui se soit jamais perpétrée quai Conti », François Mauriac a laissé, dans son *Bloc-Notes*, quelques lignes pour le moins âpres : « La honte que je ressentis me déniaisa d'un seul coup. J'ouvris les yeux, je regardai au tour de moi, j'observai de plus près cette assemblée auguste, et je compris. C'était notre Pierre Benoît, si gentil, si rusé, né pour l'intrigue, et qui en quinze jours avait noué les fils... c'était l'élection de Charles Maurras que ses disciples préparaient dans un climat politique fiévreux, en ces années d'avant le désastre. »

C'est le même Pierre Benoît qui recevait Claude Farrère sous la Coupole, le 23 avril 1936.

Sources : Académie Française (2004).

CLAUDE FARRERE,
« Un bon écrivain dans sa jeunesse »

Entretien avec Alain Quella-Villéger, auteur d'une biographie de Claude Farrère.

par Frédérique ROUSSEL, Libération le 2 octobre 2003

Pourquoi vous êtes-vous intéressé à Claude Farrère, un peu tombé dans les oubliettes de l'histoire?
C'est par Pierre Loti. J'ai travaillé sur les relations franco-turques, sur l'exotisme. Des faisceaux m'ont conduit à Farrère. Je me suis rendu compte que rien n'avait été écrit sur lui. Farrère était un personnage complexe, ambigu. On le présentait comme un collaborateur pendant la Seconde guerre mondiale. J'ai découvert que ce n'était pas tout à fait vrai.

Qu'en est-il réellement de son rôle pendant la guerre?
Il est fascisant avant la guerre comme beaucoup, proche de l'Action française. Mais il a compris que la domination allemande n'était pas une solution. Beaucoup de maurassiens étaient d'ailleurs anti-allemands. Il se met entre parenthèses en 1943-44 à Saint-Jean-de-Luz. Il ne s'est pas compromis avec le gouvernement de Pétain. Son nom n'est d'ailleurs pas sur les listes noires à la Libération.

Pourquoi n'est-il pas réédité?
Parce que c'était un personnage ambigu et réputé collabo. Parce que sa littérature est présentée comme une littérature strictement coloniale. Pourtant, je trouve qu'il a été un bon écrivain dans sa première jeunesse. Mais il a publié plus de cent bouquins et il s'est gaspillé. Il y a de beaux textes comme «Fumée d'opium», qui touche au fantastique, au moderne. «La Maison des hommes vivants» est un très beau texte, d'ailleurs récemment réédité chez Librio. Grand admirateur de Simenon, il a aussi écrit des romans policiers. Il croyait que c'était le seul genre qui avait un avenir. Il a même entretenu une correspondance avec le père des Maigret. Il est même novateur dans le genre. On dit qu'Agatha Christie, avec le «Meurtre de Roger Ackroyd» a écrit le premier livre où le narrateur est l'assassin. Claude Farrère l'avait fait avant elle dans «L'homme qui assassina».

Appréciez-vous l'homme ou l'œuvre?
J'apprécie surtout l'œuvre. C'est un homme qui devait être envahissant. S'il était mort pendant la Première guerre mondiale, on en parlerait encore. Avant 1914, ce qu'il écrit est plein de promesses. Voyez Segalen, je dis toujours que s'il n'était pas mort en 1918 il aurait été fascisant, parce que c'est quelqu'un qui avait le culte du chef, une certaine vision de la Chine et du mépris pour l'islam. Et on en parle encore aujourd'hui. Claude Farrère et lui étaient d'ailleurs très proches. Farrère connaissait bien Loti aussi, qu'il avait connu dans la marine, en Turquie.

Alain Quella-Villéger, docteur ès lettres et agrégé d'histoire, est spécialiste de Pierre Loti. Il a publié en 1989 une biographie de Claude Farrère.

LES ŒUVRES DE CLAUDE FARRERE

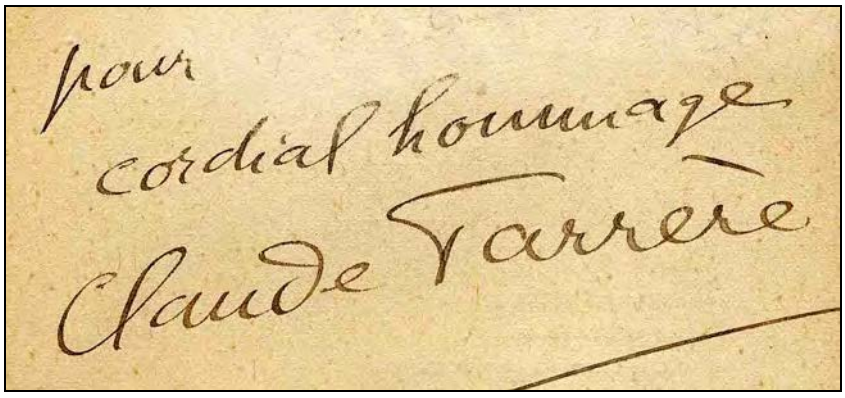
1902 Le Cyclone
1904 Fumée d'opium
1905 Les Civilisés
1906 L'homme qui assassina
1906 Pour vaincre la mer
1907 Mademoiselle Dax, jeune fille
1909 Trois hommes et deux femmes
1909 La Bataille
1910 Les petites alliées
1911 Thomas l'Agnelet
1911 La maison des hommes vivants
1914 Dix-sept histoires de marins
1916 Quatorze histoires de soldats
1917 La veillée d'armes (en collaboration avec L. Népoty)
1920 La dernière déesse
1920 Les condamnés à mort
1920 Roxelane
1920 La vieille histoire
1920 Bêtes et gens qui s'aimèrent
1921 Croquis d'Extrême-Orient
1921 L'extraordinaire aventure d'Achmet Pacha Djemaleddine
1921 Contes d'Outre-Mer et d'autres mondes
1922 Les hommes nouveaux
1922 Stamboul
1922 Lyautey l'Africain
1923 Histoires de très loin et d'assez près
1923 Trois histoires d'ailleurs
1924 Mes voyages. I, La promenade d'Extrême-Orient
1925 Combats et batailles sur mer (en collaboration avec le commandant Chack)
1925 Une aventure amoureuse de Monsieur de Tourville
1925 Une jeune fille voyagea
1925 L'Afrique du Nord
1926 Mes voyages. II, En Méditerranée
1926 Le dernier dieu
1927 Cent millions d'or
1928 L'autre côté
1929 La porte dérobée
1929 La marche funèbre
1929 Loti

1930 Loti et le chef
1931 Shahrâ sultane et la mer
1932 L'Atlantique en rond
1932 Deux combats navals, 1914
1933 Sur mer, 1914
1933 Les quatre dames d'Angora
1933 La quadrille des mers de Chine
1934 Histoire de la Marine française
1935 L'Inde perdue
1936 Sillages, Méditerranée et navires
1936 L'homme qui était trop grand (en collaboration avec P. Benoît)
1937 Visite aux Espagnols
1937 Les forces spirituelles de l'Orient
1938 Le grand drame de l'Asie
1938 Les Imaginaires
1940 La onzième heure
1942 L'homme seul
1943 Fern-Errol
1945 La seconde porte
1946 La gueule du lion
1946 La garde aux portes de l'Asie
1947 La sonate héroïque
1947 Escales d'Asie
1949 Job, siècle XX
1950 La sonate tragique
1951 Je suis marin
1951 La dernière porte
1952 Le Traître
1952 La sonate à la mer
1952 L'élection sentimentale
1953 Les petites cousines
1953 Mon ami Pierre Louïs
1954 Jean-Baptise Colbert
1954 Le juge assassin
1955 Lyautey créateur

« La Maison des Hommes Vivants »

Dans le numéro 1 des 26 exemplaires sur papier Japon (datant de 1919), de la main de Claude Farrère, on peut lire :
« Ce livre écrit pour rire –inventé exactement de la page 1 à la page 40- pour distraire d'une migraine une jeune femme ennuyée, une après-midi de farniente à Tamaris, vers l'an 1906 . »

Puis nous trouvons une mention manuscrite à l'encre rouge signée de l'auteur à la dernière page de l'ouvrage :
« Les 40 premières pages de ce livre datent de 1326 ; l'auteur s'interrompit pour écrire Les Petites Alliées, et ne reprit La Maison des Hommes Vivants qu'en 1328. »



Signature de Claude Farrère dans l'édition originale de 1911 dont la couverture est présentée page 32

LA MORT DE GAUTIER

roman de Paul Maurel (1938)

par Charles Aude, bulletin des Amis du Vieux Revest, numéro 3 de Mars 1987

Si vous allez à pied du Revest à Solliès-Toucas, vous ne passerez pas loin de ce hameau qui reste lugubre dans la mémoire du lecteur ! C'est juste avant Valaury, au pied du Grand Cap.

« Cette atmosphère de tristesse imprégnait plus vivement le hameau de la Mort de Gautier, où l'on n'entendait ni le bruit de la pioche ouvrant la glèbe, ni le pas du mulet ou d'un cheval sonnant sur les chemins, pas un bruit de voix … »

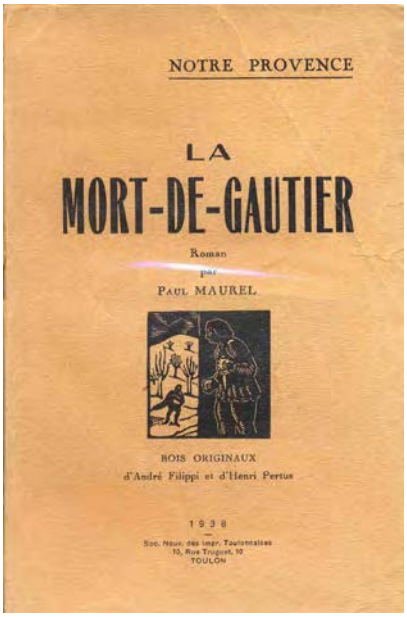
Pourtant l'amour va surgir des restanques abandonnées d'où le docteur Henri Gautier, de Solliès, observe la jeune Adeline Gasquet, qui vit seule avec son père.

Un amour fou, qui nous transporte dans le vallon du Mourras et nous fait visiter la maison du maire-académicien de Solliès-Ville, Jean Aicard. Un amour que guette une cruelle légende.

« Cela s'est passé il y a 300, 500, mille ans peut-être, je ne saurais le préciser. Dans la ferme que vous voyez là-bas et dont il ne reste que quatre murs noircis, habitait un jeune couple venu on ne sait d'où. La femme était jeune et jolie, son mari en était terriblement jaloux. Un chevalier de Solliès, nommé Gautier, fit la cour à la femme que son époux séquestrait : ils s'aimèrent. Comme toujours, le mari fut le dernier à apprendre son infortune. Lorsqu'il en fut instruit, il n'en témoigna rien ; pendant des semaines, il accueillit le Chevalier avec le même visage quand sous un prétexte ou un autre il passait par là. Le mari trompé attendait son heure … »

Rassurez-vous lecteurs, la réalité finit mieux que la légende sous la plume de Paul Maurel, qui nous captive autant dans ce roman que dans son « Histoire de Toulon » qui est encore un livre référence.

Si vous trouvez l'édition de 1938 de la Société Nouvelle des Imprimeries Toulonnaises, vous aurez de la chance : elle est ornée de bois originaux d'André Filippi et d'Henri Pertus.



Couverture de l'édition originale de 1938
du livre de Paul Maurel
« La Mort de Gautier ».

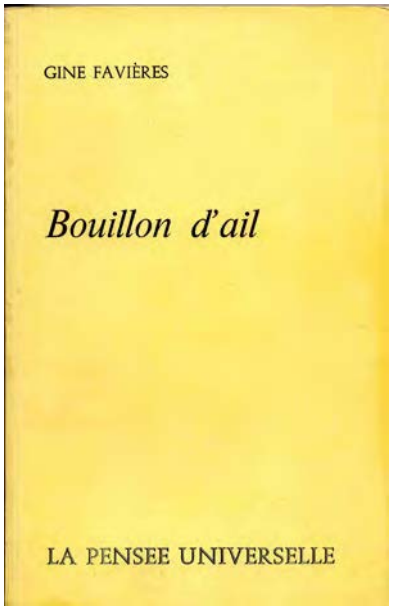
BOUILLON D'AIL

roman de Gine Favières

Gine Favière (Mme Guérard Geneviève 1912-2000) a écrit Bouillon d'ail qui a été récompensé par l'Académie du Var par un prix « Prose ». L'auteur a aussi réalisé un manuscrit « Du Var et des Varois » qui n'a jamais été publié. Dans ce manuscrit, elle y parle du Revest.

Bouillon d'ail, c'est le croquis d'un paysan de Provence, croquis d'un chevrier fantasque : Paulinet. Il a la peau tannée par le soleil. Il est nonchalant et vif comme la poudre donc aux penchants contraires légués par quelque aïeul barbaresque implanté dans le massif des Maures et allié aux Provençaux pour former cette race propre au pays des restanques.

Le Pays de Paulinet, c'est le nord du Faron, Tourris, les Olivières et Grand Cap. Le chevrier disait souvent : « J'aime la pierre rude de nos collines ». Nous, nous aimons Bouillon d'ail car c'est un bouillon d'oxygène.



Couverture de l'édition originale de 1972
du livre de Gine Favières
« Bouillon d'Ail »

C’EST TOUJOURS LE MÊME SILLON

Les métiers d’autrefois dans le canton de Solliès

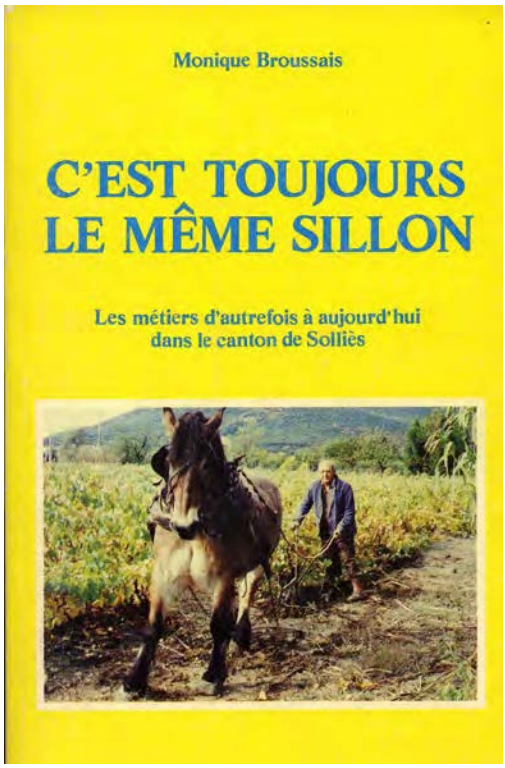
Livre de Monique BROUSSAIS

présenté par Christiane Martel

Dans la préface de ce livre écrit en 1986, Jean-Claude LEONIDE, de l’Académie du Var, Docteur es-Sciences, professeur des Universités, le définit ainsi :

« Est-ce un ouvrage d’histoire ? C’est assurément l’histoire d’une belle et douce vallée où il fait bon s’émerveiller, s’activer, se reposer dans la joie comme dans la peine. Naître, grandir, aimer, travailler, souffrir et mourir de génération en génération. Vivre au quotidien, au fil du temps, en creusant son sillon, à la sueur de son front, jour après jour, saison après saison. Et peut-être, un beau soir, comprendre, avant de partir.

… Mais est-ce une histoire vraie ?… C’est une autre histoire, seulement faite de petites histoires, pareilles à celles que racontaient les anciens, au temps jadis, le soir à la veillée, devant un bon feu de bois pétillant, émoustillant l’esprit…



… C’est un livre plein de vie et l’on y sent palpiter l’âme du village. Existe-t-il quelque chose de plus vrai et de plus essentiel que la vie et l’âme d’une communauté d’hommes, de femmes et d’enfants réunis autour d’un clocher d’église, d’une école et de quelques maisons assemblées par le temps ?

… Que nous apporte ce livre en définitive ? … D’authentiques et sympathiques témoignages, dans la joie d’avoir bien vécu dans une belle et pourtant rude vallée de la Terre des Hommes. Et ce rappel du sens de l’effort, du labeur acharné, le sens de la continuité et de la persévérance dans l’équilibre et le respect des diversités. C’est une bien belle leçon de choses… et des gens, et de bon sens et du sens de la vie… »

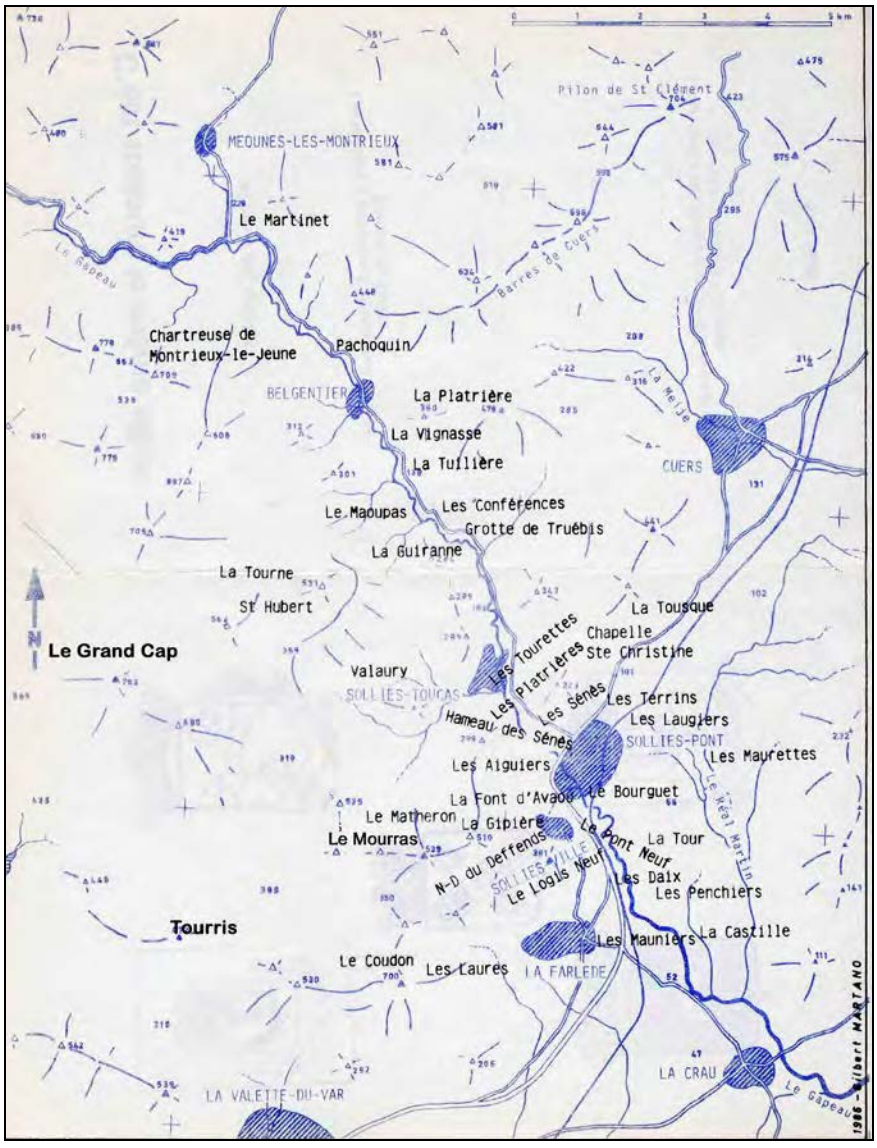
Monique BROUSSAIS, auteur de « C’est toujours le même sillon », est bien connue des Varois. Institutrice d’école maternelle, elle a vécu son métier avec passion. C’est une Maîtresse d’école.

Passionnée de la vie et de l'œuvre du poète Jean Aicard, elle est Secrétaire Générale de l'Association « les Amis de Jean Aicard »

Elle est membre de l'Académie du Var. Le 17 novembre 2004, elle a été reçue officiellement au siège de membre résidant de l'Académie du Var. Elle a prononcé un discours sur l'historique de l'école maternelle. Elle a été unanimement applaudie.

Elle est à l'initiative de la création du Musée de l'Ecole, à La Londe les Maures.

Monique BROUSSAIS est une femme d'exception. On ne peut que l'admirer tant son énergie est grande, au service des autres et de notre patrimoine. On ne peut que l'aimer, tant son amour des hommes, des femmes, des enfants, du terroir, de la vie est immense. Merci Monique.



Carte extraite du livre « C'est toujours le même sillon » représentant les lieux où se déroulaient les métiers d'autrefois décrits par Monique Broussais.

LE MARBRE DE TOURRIS

Louis Quadruppani a été ouvrier aux carrières de marbre de Tourris, carrières au pied du Grand Cap. C'est aux Bouisses, où il habitait, qu'il réalisa les 2 mortiers taillés dans le marbre rosé de Tourris; l'un des 2 mortiers n'a jamais été terminé. Nous sommes entre 1910 et 1915.

Mortier terminé

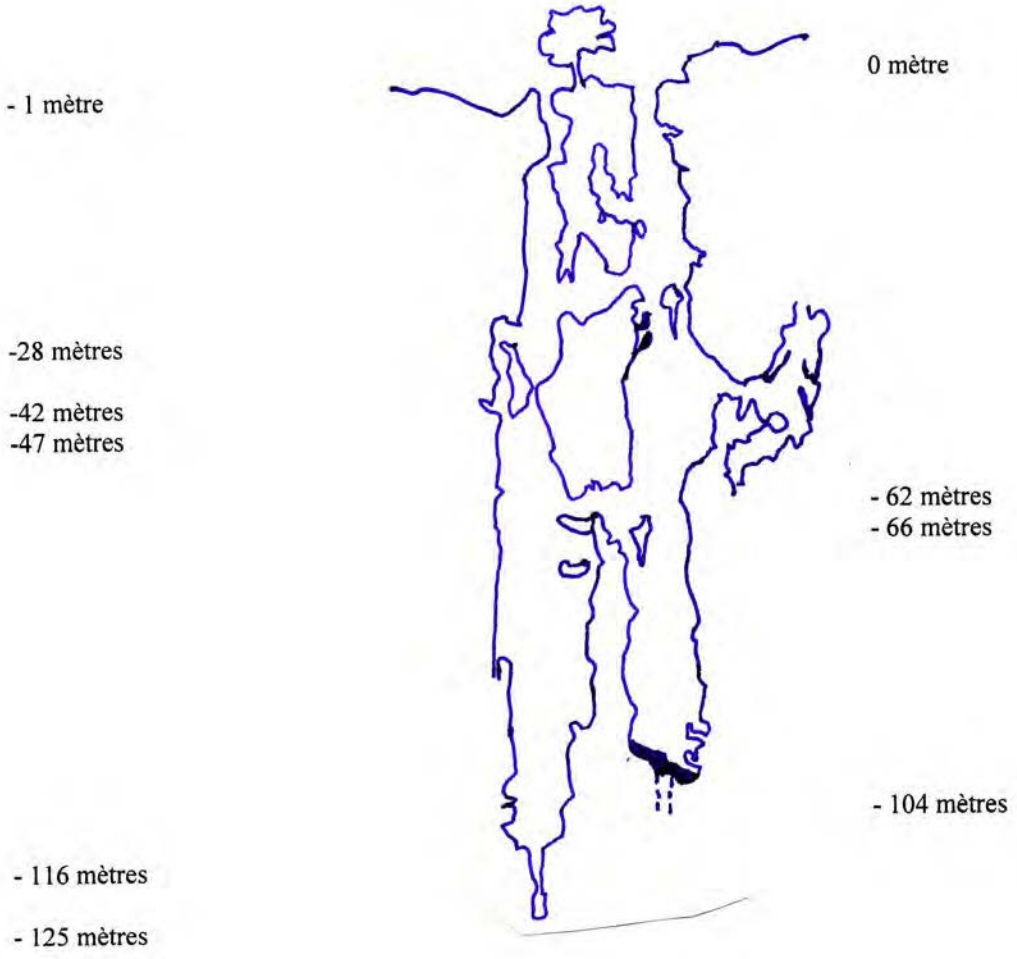
Mortier inachevé

LE VERRE DE TOURRIS

Ce verre était fabriqué à Tourris avec du sable de Tourris : ce sable était extrait d'une carrière qui se trouve à l'ubac de la colline au Nord du château de Tourris. Ci-dessous, un pichet en verre de Tourris, réalisé au 19ème siècle.

LE GOUFFRE DU VALLON DU CIERGE

Ce gouffre a deux entrées. Pour y accéder, il faut quitter la route goudronnée lorsque celle-ci coupe le ravin du Cierge. Un sentier peu visible mène à la première cavité qui est à 60 mètres au nord de la route. La 2ème cavité, plus petite, est à 10 mètres à l'Est de la première. Le sentier a été marqué à la peinture rouge en 1995.



Sources : CD du Var – 2004

LE TERRAIN MILITAIRE DE TOURRIS

Installé depuis les années 1960 sur une surface de 880 hectares entre le sommet du Coudon, le sommet du Mourras et Le Grand Cap, c'est un lieu de stockage de munitions dit : « pyrotechnie de Tourris ». 18 galeries ont été creusées dans le calcaire du Coudon.

Les derniers travaux importants entrepris sur ce site ont été réalisés dans le cadre de la politique immobilière de la sécurité civile afin de moderniser et de mettre aux normes des sites de déminage (zone de vie, zone de stockage et de destruction). En 2000, il y a eu le lancement des études pour la réalisation de soutes de stockage. En 2001, il y a eu la poursuite de ces études. En 2003, c'était le lancement des travaux et la réception des travaux en septembre 2004.

La France dispose de dix autres dépôts du même type :

- Bordeaux : camp de Soujes,
- Brest : base aéronavale de Landivisiau,
- Châlons-en-Champagne : terrain militaire de Suippes,
- Colmar : dépôt de Sainte-Croix-en-Plaine,
- Lyon : fort de Corbas,
- Nantes : site de la Gicquelais,
- La Rochelle : bunker de la Marine,
- Rouen : dépôt de Rouvray,
- Versailles : dépôt de Bièvres,
- Vimy : dépôt de munitions chimiques.

<u>La poudrière de Lagoubran explose en 1899 :</u>

La poudrière de Lagoubran avant l'explosion de 1899

La poudrière de Lagoubran après l'explosion de 1899

C'est une ancienne poudrière de l'Arsenal, construite sous Louis XIV, qui explose dans la nuit du 5 mars 1899. Dans ses magasins, il y avait 200 tonnes de poudre.

Les dégâts sont importants dans un rayon de 3 km. Le village de Lagoubran est détruit : 55 victimes.

Les risques d'explosion à Tourris :

La pyrotechnie de Tourris dispose :

- d'un périmètre de sécurité,
- d'un polygone d'isolement,
- d'une servitude d'utilité publique.

LE CABANON DE MENGHI

Il se trouve sur le flanc sud du Grand Cap, au dessus de la carrière de marbre de Tourris.

Selon le principe de la communication orale, il aurait été construit au début du 20ème siècle et l'un des maçons (de Mostuejouls) serait mort d'une crise cardiaque pendant les travaux ; la rumeur affirme qu'il a été enterré sur place. Un four à chaux, se trouvant à 100 mètres au sud du cabanon, a vraisemblablement servi afin de faire la chaux qui a été utilisée pour le mortier des murs de ce casaou.

Il y a 60 ans, les frères Menghi louent le cabanon qui sert, dès le mois d'août, de point de rencontre à une battue à sanglier composée de :

- Menghi Francois, Louis et Dominique (les 3 frères), Nicolai Hyacinthe, Raffali Jules, Guistiniani Jacques, Depruno Philippe, Finidori Paul, Magnani Antoine, Fieschi Jean, Leccia J., Maroselli Antoine, Agostini Jean, Fraticelli Marcel, Coulonnier Pierre, Guidonni Pierre, Fréani Ange, Astolfi M. et Calmels Jérome.

Puis au moment de la « passe » (octobre), d'autres chasseurs viennent mettre des pièges (« fers ») pour attraper les grives, les merles et les rouges gorges. Pendant ce mois, les chasseurs ne quittent pas le Grand Cap, ils dorment dans le cabanon. Ils boivent l'eau puisée dans une grande citerne naturelle qui est à 50 mètres à l'ouest du cabanon. Le ravitaillement en nourriture est assuré par les chasseurs les plus jeunes. Tous les 2 jours, Ils descendent à Toulon en prenant le car au Revest afin de porter les oiseaux au Bar de la Marine qui se trouve en face du Palais de Justice. Ils remontent avec un sac à dos contenant l'essentiel pour les autres chasseurs restés dans le Grand Cap « empesté de fers »

selon la rumeur actuelle. Nous ne disposons d'aucun document écrit afin de confirmer ce paragraphe : admettons la rumeur !

Vers 1960, cette génération de chasseurs cesse de fréquenter le cabanon.

Vers 1990, un Bécassier, Homère Werzwydel, retrouve le cabanon envahit par le maquis et décide de lui donner une nouvelle jeunesse. Pour cela, il sera aidé par :

- Moreno Ruiz Daniel,
- Simian René,
- Trabaud Antoine.

Aujourd'hui, grâce à Internet, le cabanon est internationalement connu :

http://omerv.free.fr/

Ainsi le monde entier peut jeter un œil sur sa façade blanche sans fouler son pas de porte et donc troubler la tranquillité du Grand Cap : nous aimons cette formule !

Guillaume Mélenchon, Bruno Chesnaud, Jean Pierre Lafitte, Michel Lambicchi, Jacques Guistiniani et René Mélenchon. Au fond, le Grand Cap et le cabanon de Menghi (1991).

LE BIOTOPE REVESTOIS EVOLUE

Bulletin des Amis du Vieux Revest n°28 – septembre 2000

Le biotope revestois évolue depuis une cinquantaine d'années. En effet, depuis la fin de la deuxième guerre mondiale, avec l'exode rural, nos restanques, comme nos collines, ne sont plus cultivées et entretenues. Avant, le petit bois était ramassé pour faire les repas quotidiens. Le bois plus gros était utilisé pour le chauffage l'hiver. Avec l'arrivée du fuel et du gaz en bouteille, les cuisinières à bois ont été définitivement rangées. Les charbonnières du Grand Cap sont des vestiges dont beaucoup ignorent qu'elles permettaient la fabrication du charbon de bois : pour de nombreux promeneurs, il s'agit de vieux tas de ferraille !

N'ayons pas de regret, les femmes et les hommes qui vivaient dans notre commune n'avaient pas une vie très confortable. Et si aujourd'hui, avoir l'eau dans chaque maison peut paraître naturel, qui donc se souvient que les douches municipales au Revest ont cessé leur activité vers 1970 ?

La nature n'aimant pas le vide, le maquis a rapidement occupé l'espace libre. Après les chênes kermès et les jeunets, ce sont les pins, les chênes verts et les chênes blancs qui ont changé l'image de notre commune qui est devenue verdoyante. L'arrêt de l'exploitation forestière a permis à de nombreux animaux d'imiter le maquis. Les lièvres et les perdreaux ont été les grands perdants de ce changement, puisqu'ils préfèrent les espaces aérés. Les lapins seraient les plus heureux si l'homme, entre temps, n'avait pas diffusé une maladie encore implacable de nos jours : la myxomatose.

Perdreau ou perdrix rouge

Les grands vainqueurs sont bien sûr les sangliers. Dans nos collines, les chênes produisent entre une et deux tonnes de glands à l'hectare, et le gland est une nourriture parfaite pour les sangliers. Cet animal, qui n'a plus que l'homme (quand il chasse) comme seul prédateur, s'approche de plus en plus des maisons. Et comme, après l'exode rural, l'homme revient construire des maisons dans le maquis, il y a de fréquentes rencontres entre les deux espèces. Il est évident que la trouille étant bonne conseillère dans les deux camps, le choix d'une fuite systématique confirme qu'eux et nous vivrons encore ensemble longtemps !

Dans nos collines, parmi la faune, il y a les pies qui sont les plus voyantes et de plus en plus nombreuses. Cet oiseau bruyant, au plumage noir et blanc et

au bec très puissant, raffole d'insectes, de petits rongeurs, des œufs des autres oiseaux et d'oisillons, de graines et de charognes. Le couple est uni à vie.

Le cousin direct de la pie, c'est le geai, dit geai des chênes. Son plumage est rosé, ses ailes sont légèrement bleues et noires. Si le gland, les graines et les fruits sont l'essentiel de son alimentation, les lézards, les petits oiseaux sont aussi un bon complément.

Le renard est présent dans nos collines. Plutôt nocturnes, il chasse dans un territoire de 400 à 500 hectares. Sa nourriture est très variée : fruits, lapins, rats, chats, oiseaux, œufs, volailles, charognes, ordures ménagères. La femelle est à maturité sexuelle vers 8-10 mois. Elle peut mettre bas 3 à 12 petits. Le terrier du renard a un diamètre d'ouverture de 20 à 25 cm. Ce terrier, quand il l'occupe, dégage une forte odeur et des restes de repas sont toujours très proches. Le renard a une longévité d'une douzaine d'années. Dans nos collines, il n'y a pas la rage. Mais la leishmaniose est présente. Cette maladie est transmissible aux chiens et à l'homme.

La fouine, mammifère carnivore, adore le maquis, les clappiers (tas de pierres), les ruines, les greniers. Nocturne et très agile, elle chasse les petits rongeurs, les oiseaux, les œufs et les insectes. Elle mesure 40 à 50 cm, pèse 1 à 3 kilos, dispose de 38 dents très puissantes. Elle a une grande tâche blanche sur la gorge, contrastant avec une fourrure marron noir. Le rut a lieu pendant la période d'été, l'implantation de l'œuf est différée de 8 mois, la gestation réelle est de 56 jours. Une femelle peut mettre bas entre 2 et 7 petits. Une fouine a une longévité de plus de 10 ans.

La belette est le plus petit de nos carnivores. Elle pèse entre 35 et 70 grammes pour une longueur entre 16 et 23 cm. Ce mammifère carnivore est présent lorsque de petits rongeurs sont massivement présents. La belette se nourrit également d'oiseaux, de lapins, de musaraignes, de reptiles, de végétaux. Elle stocke parfois des proies.

La dernière espèce qui s'est très bien développée avec le maquis revestois, c'est le blaireau. Mammifère carnivore, il peut peser jusqu'à 20 kilos. C'est un animal aux formes lourdes, aux pattes robustes terminées par de fortes griffes, une tête massive comportant deux raies noires caractéristiques. La femelle est à maturité sexuelle à 2 ans, l'accouplement a lieu en mars, l'implantation de l'œuf est différé de 10 mois, avec une gestation réelle de 2 mois. Cet animal peut vivre 15 ans. Son terrier est caractéristique, bien dégagé, aux bords lisses et souvent recreusé d'où des amas de terre en forme de dôme creusé en son milieu. Il est omnivore : fruits, graines, insectes, vers de terre, cadavres. Il est essentiellement nocturne, sa densité est de 1 à 4 blaireaux pour 100 hectares.

De nombreux autres animaux vivent dans notre Pays revestois. Et le plus majestueux, celui dont nous sommes fiers, c'est l'aigle de Bonelli. Il s'agit du dernier couple vivant dans notre département. Nous vous invitons à relire le bulletin n°14 des Amis du Vieux Revest et Val d'Ardène de février 1991.

L'Aigle de Bonelli , photos prises au Revest Les Eaux (Mont Caume) par J.F. Hellio en 2000.

LES PIERRES DU GRAND CAP

Photos réalisées par René Vernet

JACQUES CHANTELOT, LE SCULPTEUR DES PIERRES DU REVEST

Par Emile Roché

Jacques Chantelot devant sa maison à Mastaba (Revest Les Eaux),
maison où ont séjourné les peintres Gabriel Amoretti et Marius Echevin.

Jacques Chantelot habitait au Revest les Eaux où il louait depuis 1973, au quartier Mastaba, une petite maison appartenant à la famille Echevin. Il y est resté jusqu'à sa mort en 2004 et sa compagne continue à y habiter.

La Municipalité du Revest l'a embauché à mi-temps pour conduire les camions de la voirie, mais à cause d'une maladie cardiaque il a dû quitter prématurément son travail.

Il est né le 26 octobre 1938 à Lyon dans le 3ème arrondissement, il avait son domicile à Bron.

Son enfance passée à Lyon, à 15 ans il quitte le giron familial et va vivre dans un centre d'apprentissage : la « Maison des jeunes ouvriers » pour une formation de photographe.

Le jeune Jacques avait besoin d'espace et cherche à découvrir d'autres horizons. Il s'engage dans l'Armée à 18 ans et se retrouve en Algérie en période de guerre. Il y reste jusqu'en 1961.

En dehors des contraintes de l'Armée et du climat en Algérie, il a beaucoup médité et beaucoup lu : une littérature diversifiée mais toujours dans un but de recherche et avec beaucoup de curiosité.

De retour à Lyon, tout est à recommencer. Il essaie plusieurs emplois, mais rien ne le satisfait. Son sens artistique le pousse vers l'artisanat. Il monte

une petite fabrique où il travaille le bois : motifs artistiques, petits meubles. Mais le besoin d'évasion le reprend.

En 1973, il se reconvertit en conducteur routier et va un peu partout livrer du matériel par les routes d'Europe. Dans sa cabine de conduite, il a installé une bibliothèque et là, sur les aires de repos, il continue à lire et apprend beaucoup de choses. Ayant une grande mémoire, retenant les noms les plus rébarbatifs, il tire un grand profit de ses lectures et c'était un enchantement de parler avec lui.

Comme entre temps il avait connu Isabelle Pupier, sa compagne de toujours, il a voulu stabiliser sa vie et quitter le métier de conducteur international.

Ayant de la famille dans le midi, il a cherché en 1973 un refuge et l'a trouvé au Revest. C'est à Mastaba, avec sa compagne, qu'il a installé son nid, dans une petite maisonnette où ont séjourné le peintre provençal Gabriel Amoretti et Marius Echevin. Qui pouvait-il trouver de mieux afin de satisfaire ses rêves et se mettre à créer ?

Jacque Chantelot au Grand Cap devant la pierre qu'il a sculptée
et qui a été posée au pied de la pyramide de Cassini.

Il reprend ses pierres, sa ferronnerie d'art (animaux en fer forgé), fait des maquettes de toutes sortes, étudie la construction navale et les secrets des mâtures. Certaines de ses maquettes navales sont vendues au musée du fort Balaguier et y sont exposées. Une charrette de forçats mérite, entre autres, une parenthèse. Elle est exécutée en bois, à une échelle donnée, d'après un plan de l'époque découvert aux archives de la Marine, lieu qu'il fréquentait souvent. Cette charrette, très longue, transportait 13 forçats dont les pieds entravés pendaient à l'extérieur de cette charrette. 7 forçats d'un côté, 6 de l'autre et une place libre afin que le conducteur des chevaux puisse se reposer quand il le

voulait. Des chevaux de trait à triple attelage tiraient, vers le bagne de Toulon, cette charrette et les forçats ferrés.

Des maquettes de bateaux à la mer, il n'y avait qu'un pas qu'il a franchi en redonnant la vie à un vieux petit bateau à voile pour naviguer avec succès autour des Iles d'Hyères. Il l'avait baptisé « Badinguet » surnom de Napoléon III et nom de l'ouvrier qui lui avait donné ses habits pour s'évader du fort de Ham. Allez chercher pourquoi ? …

Puis la sculpture de la pierre l'a repris, une nouvelle passion s'est ouverte à lui pour la pierre du Revest si difficile à sculpter : il s'est obstiné, a produit énormément et est arrivé à un style personnel et de très beaux résultats.

Ces quelques photos vous feront apprécier son style si particulier dans la sculpture, et pour voir une de ses pierres il vous suffit d'aller à la maison des Comoni au Cabinet des Monnaies, où la pierre qu'il a offerte à la Mairie du Revest est exposée. Ou bien, si vous êtes marcheur, allez au Grand Cap voir la pyramide de Cassini repérée par la pierre sculptée de Jacques Chantelot.

Autodidacte, Jacques Chantelot avait des idées bien personnelles, et il était honnête envers lui-même.

Intelligent, sobre, bon, serviable, dur envers lui-même, il a lutté sportivement contre la maladie.

Il a fait ce qu'il a voulu, il a été heureux. Pour illustrer le caractère de Jacques lors d'une de ses dernières œuvres en 2002 : « La Maison Forte », il n'a pas hésité de la détruire apprenant qu'un emblème grec qu'il avait sculpté avait été pris comme insigne par un groupuscule d'extrême droite. Il a écrit lors de la destruction de sa statuette : « 15 jours de travail démolis en 1 heure 30. Je suis contre les personnes haineuses, violentes, xénophobes qui prétendent combattre des personnes haineuses, violentes et xénophobes. Vive la vie, mort à la connerie. »

Par la suite il a éprouvé le besoin de montrer son savoir faire et de le communiquer aux autres. Il s'est « exposé » en train de travailler dans une

cabine anti-éclats, lors des fêtes du Revest et même à Toulon où il s'était fait des amis et exposait ses pierres.

En allant plus loin, il a été à l'origine de la création d'une école de tailleurs de pierre, taille à l'ancienne (il y tenait beaucoup). Il a écrit une lettre à la mairie du Revest dans ce sens qui dit tout de sa pensée et de ses rêves.

Voisins directs de Jacques, sa présence nous manque beaucoup. On le voyait en pleine nature, au froid l'hiver, au mistral bien souvent et l'été le matin avant les grosses chaleurs, marteau et burin en main. Le Toc Toc Toc du sculpteur se mêlait aux bruits agréables de la nature, du coq qui chantait, prélude aux champs des cigales.

Toutes ses pierres avaient un secret, un sens, bien souvent ésotérique que je n'ai pas le temps ici de décrypter. Quelques titres de ses œuvres posent des points d'interrogation et c'est ce qu'il recherchait : Mohenjo Dorô sarrasin celto ligure saillant. Macro motifs SCL Equns bipes Trutomu etc. …

Dans sa série des poissons de la Méditerranée pour faire parler la pierre, il y ajoute un petit sujet dans un coin, sur le côté et parfois derrière ! La pierre du Grand Cap citée plus haut n'échappe pas à la règle : sur le côté en bas à gauche en miniature une longue inscription en latin vous demande de respecter cette pierre. Pourquoi en latin ? Ça, c'est du « Chantelot » !

Il est triste de savoir qu'il nous a quittés le 17 février 2004 après une période d'un an et demi de coma.

Lui qui avait encore bien des choses à nous dire où à nous faire penser !

Mais il a laissé des traces et sa compagne Isabelle Pupier est la fidèle gardienne de ce qu'il a produit. C'est elle qui m'a soufflé cet article modestement reproduit.

Pierre sculptée par Jacques Chantelot (selon le texte écrit par André Quadruppani)
et posée au pied de la pyramide de Cassini.

Inauguration en 2003 de la Pierre de Jacques Chantelot au pied de la pyramide de Cassini par René Vernet et Claude Caldani (source : Bulletin n° 32 –avril 2002 des Amis du Vieux Revest).

LETTRE DE JACQUES CHANTELOT À LA MAIRIE DU REVEST LES EAUX (octobre 2001)

- **Suggestion** pour une utilisation artisanale et manuelle de la pierre du Revest (gisement en site communal) avec, dans un premier temps, l'exploitation des blocs épars autour du stade (calcaire et calcaire dolomitique) blocs dont l'origine est l'agrandissement du stade il y a 17 ans environ.

- **Travail manuel** : après apprentissage cette roche se prête à la taille et à la sculpture. Ses qualités particulières, assez rébarbatives (structure chaotique, dureté, éclatement) la rendent sans doute impropre à l'exploitation mécanisée « rentable ».

- **Réserver ce matériau** pour un usage communal et dans un but « éducatif » (la formation d'un individu « devrait passer par l'atelier ») pourrait susciter des vocations parmi la jeunesse.

Voici l'ébauche d'un **projet** dont l'étude est à faire par un collectif de personnes compétentes en matières administratives, financières, légales, etc.

- **Le projet** repose sur la proposition suivante : la formation locale « in situ » de tailleurs de pierre/sculpteurs à partir de la jeunesse revestoise hors scolarité obligatoire, **sans emploi ni perspective de vie**.

- Après consultation de cette jeunesse probable et si un nombre significatif de **volontaires motivés** se révèle (minimum 3 personnes ?), **organiser** avec le concours rétribué d'un professionnel de la taille de pierre/sculpteur une « **formation rationnelle accélérée** », théorique et pratique de tailleur de pierre/sculpteur, modulée selon un protocole qu'il reste à établir. Les élèves apprentis **seraient rémunérés**.

- Le coût du projet devrait être « supporté » par une fraction du revenu des carrières en exploitation et bénéficier d'aides départementales et régionales (?).

- **Justification du projet** : établir, avec l'aide des Amis du Vieux Revest, la liste des constructions en pierre, anciennes, sises sur la Commune, nécessitant une restauration. **Exemple** : mise en valeur du « Château du Roi René », témoin intéressant d'une architecture provençale sage et

modeste (pour la partie sculpture : réfection des sujets (éperviers ?) mutilés, des tours d'angles).

- Dans le cadre de la formation à la taille de la pierre, un travail **manuel collectif** pourrait être décidé, **2 exemples** :

  1- Construction d'un **monolithe pyramidal** en marbre de Tourris, dont les dimensions seraient limitées par la masse, celle-ci limitant le volume,

  2- Idem pour l'érection d'un **parallélépipède** dont une des grandes faces serait ornée d'un relief géométrique (la spirale à quatre centres) et l'autre face divisée en autant d'espaces qu'il y aurait de participants, où chacun pourrait exprimer un projet personnel, avec l'accord d'une commission ad hoc.

- A fonds perdus, pendant une décade peut-être, les conséquences de ce projet sont imprévisibles. Deux certitudes : l'idée en est lancée et marbre de Tourris et strates dolomitiques (gisement non estimé ?) de l'urgonien du Revest sont à disposition. Notre époque technocratique et fulgurante condescend quelquefois à faire la part du rêve, et souvent dans le sens de « réalisations » très farfelues, faites de bouts de laine ou de déchets en plastiques.

Jacques Chantelot sculptant sur la place publique du Revest les Eaux.

- La pierre du Revest, puissant témoin géologique, nécessite effort et technique pour livrer les secrets qu'elle cèle et recèle. Des talents dorment peut-être dans la Commune, qu'une initiative municipale pourrait éveiller. Des vies riches pourraient s'organiser autour du noble matériau et faire école.

N.B. : Tailler la pierre avec des outils manuels peut sembler rétrograde, anachronique, « passéiste ».

Entre le vacarme d'un outillage mécanique et sa poussière, ou le travail « qui laisse le temps de la réflexion » dans un silence relatif, il faut choisir. Le résultat d'un travail manuel peut être sans commune mesure avec celui d'un travail « fait machine ».

Une pratique modeste et en amateur de la taille de pierre manuelle fait paraître vain un gain de temps lié à la taille mécanique en regard du désintérêt pour son travail et pour la matière que génère, chez l'ouvrier artisan, l'utilisation de la machine.

Un texte de Jean-Claude Bessac, tailleur de pierre, archéologue, chercheur au CNRS, illustre très bien ce propos :

« *Actuellement, l'abandon progressif et probablement irréversible de l'outillage traditionnel de la taille de pierre et des techniques qui s'y rattachent modifie profondément les rapports entre l'artisan et son milieu professionnel. Avant l'industrialisation de ce métier, le bruit, la poussière et le danger potentiel des machines étaient réduits au minimum. L'ouvrier pouvait communiquer avec ses collègues de travail de tout en poursuivant la taille. L'utilisation des procédés traditionnels permettait aux mêmes tailleurs de pierre d'effectuer toutes les opérations depuis le débit des blocs bruts de carrière jusqu'aux retouches sur place après la pose de l'élément terminé. Ainsi, l'artisan s'attachait à son œuvre et cherchait à se perfectionner au maximum. L'industrialisation de la taille de pierre contraint aujourd'hui l'ouvrier à effectuer la même opération à longueur de journée. Souvent, il ne sait même pas d'où vient et où va son bloc de pierre. Ses seules aspirations n'ont plus d'autres issues que l'approche rapide de l'heure de la sortie, de la date des congés et enfin le jour de la retraite. Il serait donc possible dans le domaine technique de reconsidérer le rôle profond de l'outillage traditionnel de taille de pierre en ne le situant plus seulement dans le domaine technique mais aussi en étudiant les conséquences indirectes de son emploi sur le plan humain.* »

La formation (de tailleur de pierre etc.) « in situ » serait originale par rapport à celle dispensée sans doute dans les centres de formation (FPA par exemple) dont le but est de former les ouvriers « rentables » pour l'industrie du Bâtiment et du Funéraire sans souci du développement mental des individus

Jacques Chantelot sculptant à Mastaba

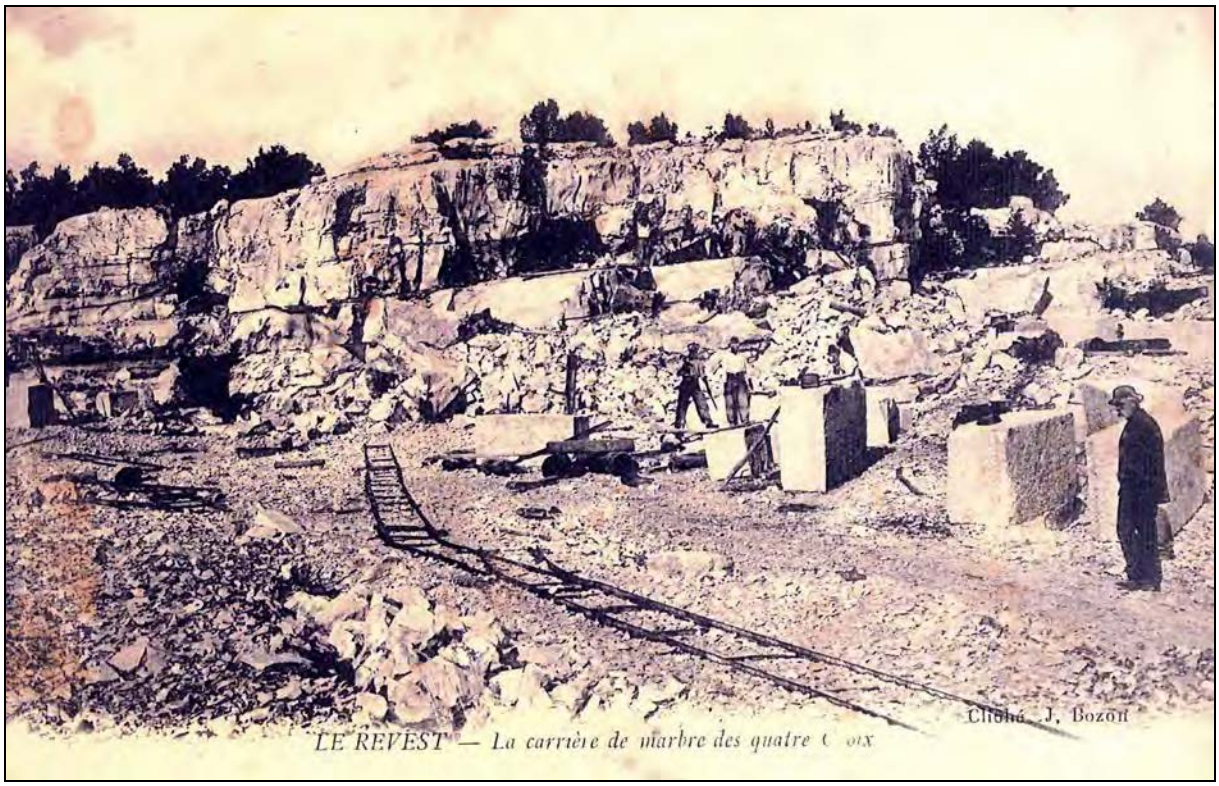
La formation proposée ici irait de pair avec une réflexion élaborée à partir de connaissances multiples « transmises », par exemple, sous forme de conférences par les personnes désireuses de partager un savoir (et cela au gré de leur disponibilité, sans la contrainte d'un « programme » à respecter). La taille de pierre, action directe avec et sur la matière, n'atteint-elle pas une dimension cosmique lorsqu'elle est pratiquée avec la conscience de l'universalité des phénomènes et de leur intrication ?

Jacques Chantelot
octobre 2001

La population revestoise à Tourris, aux Bouisses et aux Olivières de 1836 à 1911

Année	Nb. d'habitants dans la Commune		Nb. de maisons	Nb. de ménages	Nb. d'individus
1836	756	Commune		201	756
1841	669	Tourris Les Bouisses Les Olivières		13 6 7	57 16 23
1846	742	Tourris Les Bouisses Les Olivières	11 5 8	16 5 8	66 20 33
1851	700	Tourris Les Bouisses Les Olivières		10 4 8	44 20 32
1856	766	Tourris Les Bouisses Les Olivières	10 4 5	18 4 6	79 18 26
1861	750	Tourris Les Bouisses Les Olivières	 5 5	20 5 5	87 17 24
1866	741	Tourris Les Bouisses Les Olivières	14 6 5	23 6 5	93 22 24
1872	641	Tourris Les Bouisses Les Olivières	15 6 7	16 6 7	55 26 30
1876	639	Tourris Les Bouisses Les Olivières	Les 3 sites 23	 23	 108
1881	552	Tourris Les Bouisses Les Olivières	5 3 5	8 4 6	22 14 27
1886	567	Tourris Les Bouisses Les Olivières	14	14	60
1891	558	Tourris Les Bouisses Les Olivières	12	12	49
1896	539	Tourris Les Bouisses Les Olivières	5 4	19 4	46 15
1901	494	Tourris Les Bouisses Les Olivières	6 3	11 3	45 15
1906	502	Tourris Les Bouisses Les Olivières	17	18	62
1911	792 (dont 292 étrangers, peut-être les ouvriers du Barrage)	Tourris Les Bouisses Les Olivières	11	13	48

Sources : archives Charles Aude.



La carrière de marbre des 4 Croix (limites communales entre Le Revest, Evenos, Signes et Solliès Toucas dites des 4 Confronts. Carte postale datant de 1900)

La carrière des 4 Croix : les ouvriers au repos (photo datant de 1900).

Pierres de Tourris & Marbres Divers

SCIERIE ÉLECTRIQUE DU TOMBADOU
Route de la Valette
TOULON (VAR)

G. DE GASQUET

Adresse Télégraphique
SCIERIE-TOMBADOU-LA VALETTE-DU-VAR
Téléphone : 7, La Valette-du-Var, 7
R. C. Toulon 6156

Toulon, le ……………… 192

Entre Monsieur Guy de Gasquet, Propriétaire demeurant à Tourris, d'une part ; et Monsieur Louis de [illegible], Propriétaire demeurant aux Bouissels, d'autre part, il a été convenu ce qui suit :

Monsieur de Gasquet vend à Monsieur de [illegible] une coupe de bois de chênes et pins située à Tourris, et délimitée comme suit :

1° Toute la partie à droite du chemin montant à Tourris depuis la route du Génie jusqu'au Four, et du Four, la droite du chemin allant à Gavelet en passant par le Contadou jusqu'aux limites de la propriété

2° Le carré de vieux chênes verts (à l'exclusion des pins) se trouvant entre le Four et le Goudran, sauf tous les chênes bordant la route de Tourris, et celle de Cabanon.

Dans cette coupe il sera fait les réserves suivantes :

1° Les pins et chênes compris dans le triangle formé par la route du Goudran et le chemin conduisant à la Ferme de la Grande-Chaberte.

2° Les pins et chênes se trouvant au-dessous de la route de Tourris et formant bordure au quartier des Gorguet.

3° La touffe de chênes se trouvant au gros tournant.

4° La touffe de chênes se trouvant à environ 70 mètres avant la bascule.

5° Tous les pins et chênes précédemment réservés se trouvant dans le triangle formé par la route de Fourvil et le chemin conduisant à Sébastopol.

6° La bordure comprise entre le chemin de Sébastopol et le chemin de la Galerie jusqu'à la tranchée électrique sauf une partie pour laquelle la profondeur réservée sera réduite à [illegible] mètres d'accord sur place.

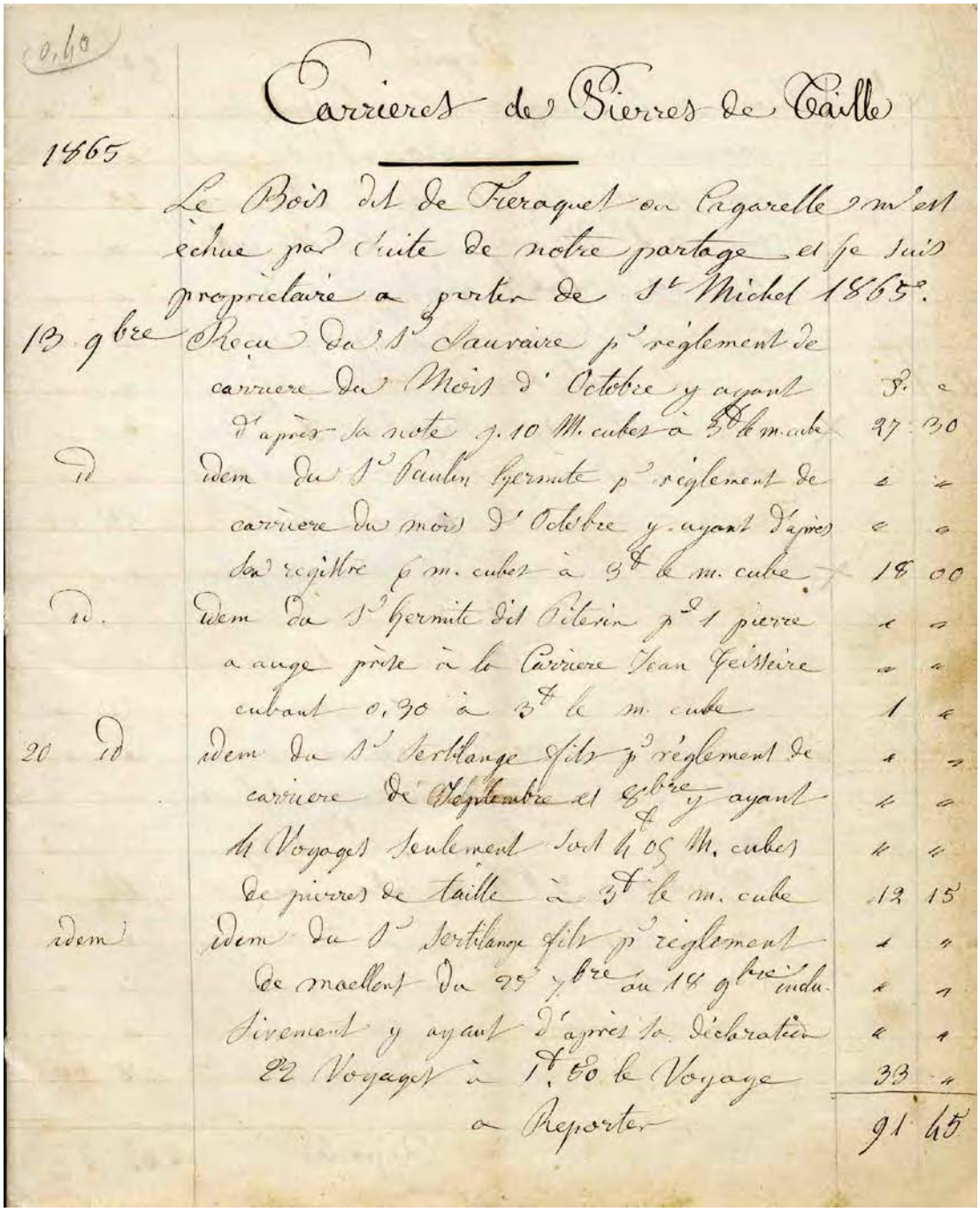
7° Le chêne des Comtadas.

8° Sur tout l'ensemble de la coupe, les pins ayant moins de 0.35 de circonférence au pied seront réservés ainsi que certains pins et chênes se trouvant le long des divers chemins et aux carrefours qui seront marqués par le vendeur. Les chênes verts devront être recépés.

Le prix de cette coupe est de vingt cinq mille francs payés comptant et dont la présente convention vaut quittance.
Monsieur de Castrefoult s'engage en outre, à fournir à Monsieur de Gasquet jusqu'au 1er Mai 1930 le bois de chauffage de 0.40 nécessaire à son usage rendu au château jusqu'à concurrence d'environ 18 tonnes par an.
La présente coupe devra être terminée le 1er Janvier 1934 -
En cas d'incendie partiel ou total de cette coupe, le preneur n'aura aucun recours contre Monsieur de Gasquet.
Le preneur s'interdit tout travail ou charroi les dimanches et jours fériés.
Les taillis de chênes ayant actuellement moins de 10 ans seront réservés.

Fait en double à Fourvil le 30 avril 1925.

Lu et approuvé



0,40

Carrieres de Pierres de Taille

1865

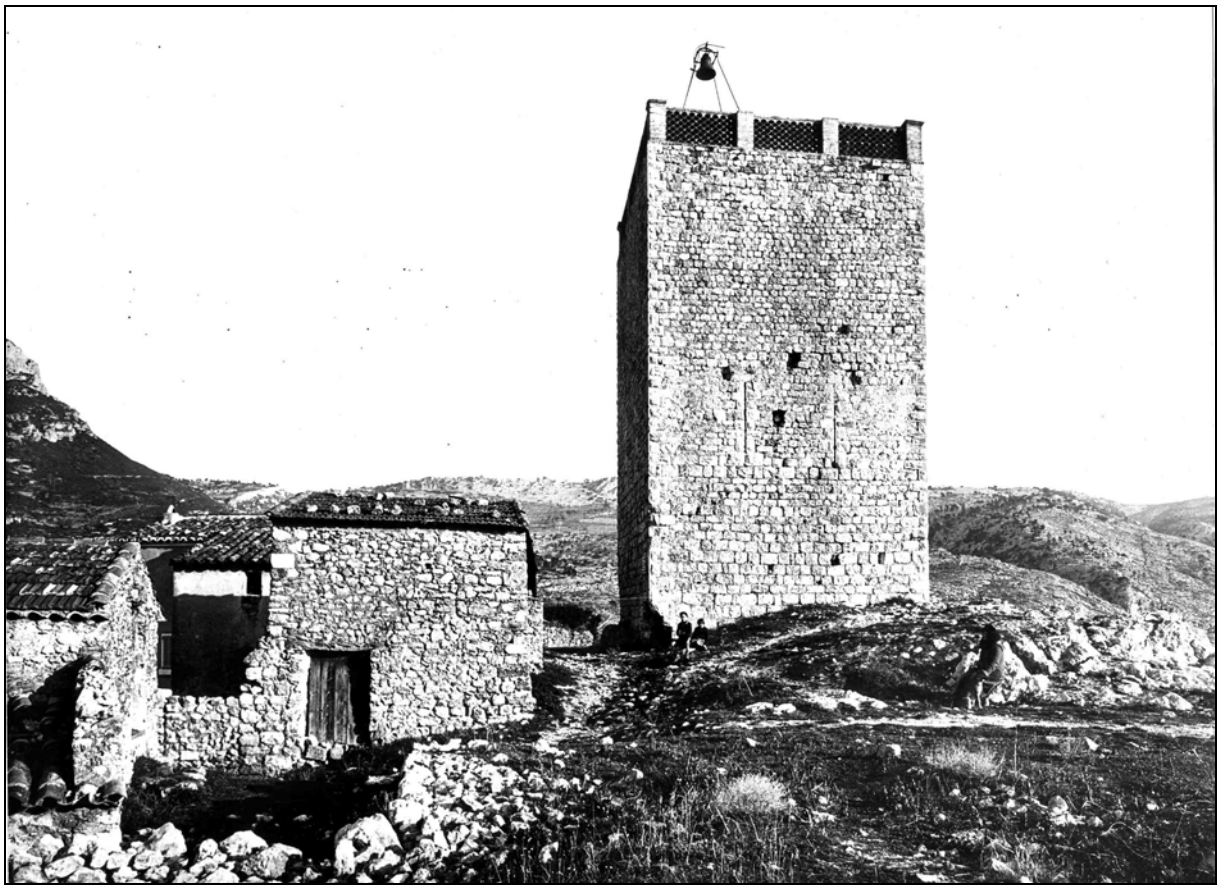
Le Bois dit de Fieraquet ou Cagarelle m'est échue par suite de notre partage et je suis propriétaire a porter de St Michel 1865.

13 9bre	Reçu de St Sauveire p. règlement de carriere du Mois d'Octobre y ayant d'après la note 7. 10 M. cubes à 3f le m. cube	37	30
id	idem du St Paulin Hermite p. règlement de carriere du mois d'Octobre y ayant d'après son registre 6 m. cubes à 3f le m. cube	18	00
id.	idem du St Hermite dit Pelerin p. 1 pierre a auge prise à la Carriere Jean Geisteire cubant 0,30 à 3f le m. cube	1	"
20 id	idem du St Sertilange fils p. règlement de carriere de Septembre et 8bre y ayant fait 4 Voyages seulement sont 4 05 M. cubes de pierres de taille à 3f le m. cube	12	15
idem	idem du St Sertilange fils p. règlement de maellons du 25 9bre au 14 9bre inclusivement y ayant d'après la déclaration 22 Voyages à 1f 50 le Voyage	33	"
	a Reporter	91	45

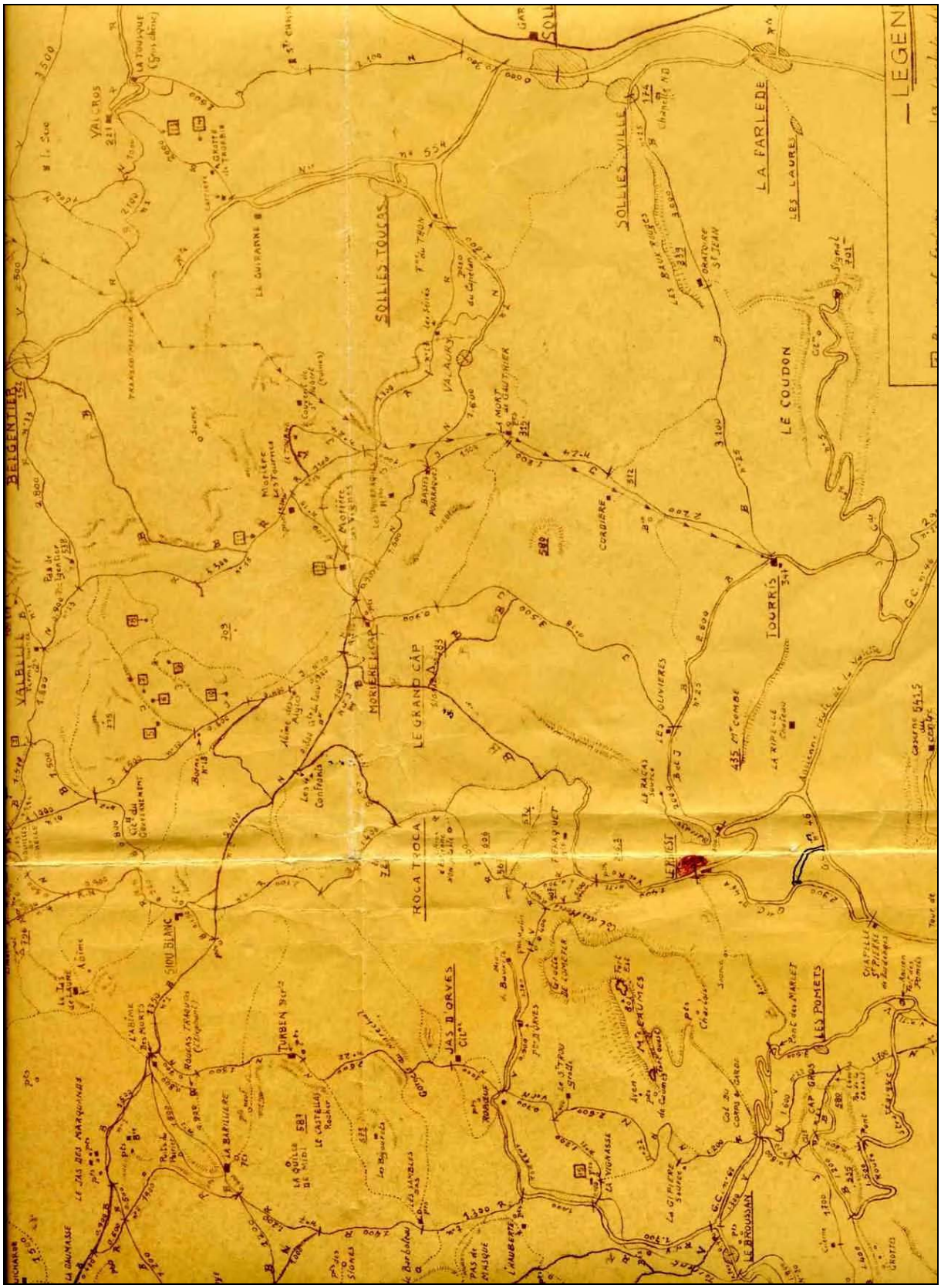
Au pied du Mont Caume, la carrière de Fiéraquet en activité (photo prise entre 1960 et 1970)

Au nord de la Mort de Gautier, abri de Carretier, parfois dit Citerne des pompiers.
(photo datant du début du XXème siècle, collection A. Vaillant-Rogeon)

Proche de la carrière des 4 Croix, la Citerne Revest vers 1920 (collection A. Vaillant-Rogeon)



La Tour du Revest entre 1850 et 1900, au fond à droite : le Grand Cap.



Carte pour excursionnistes datant d'avant 1960.